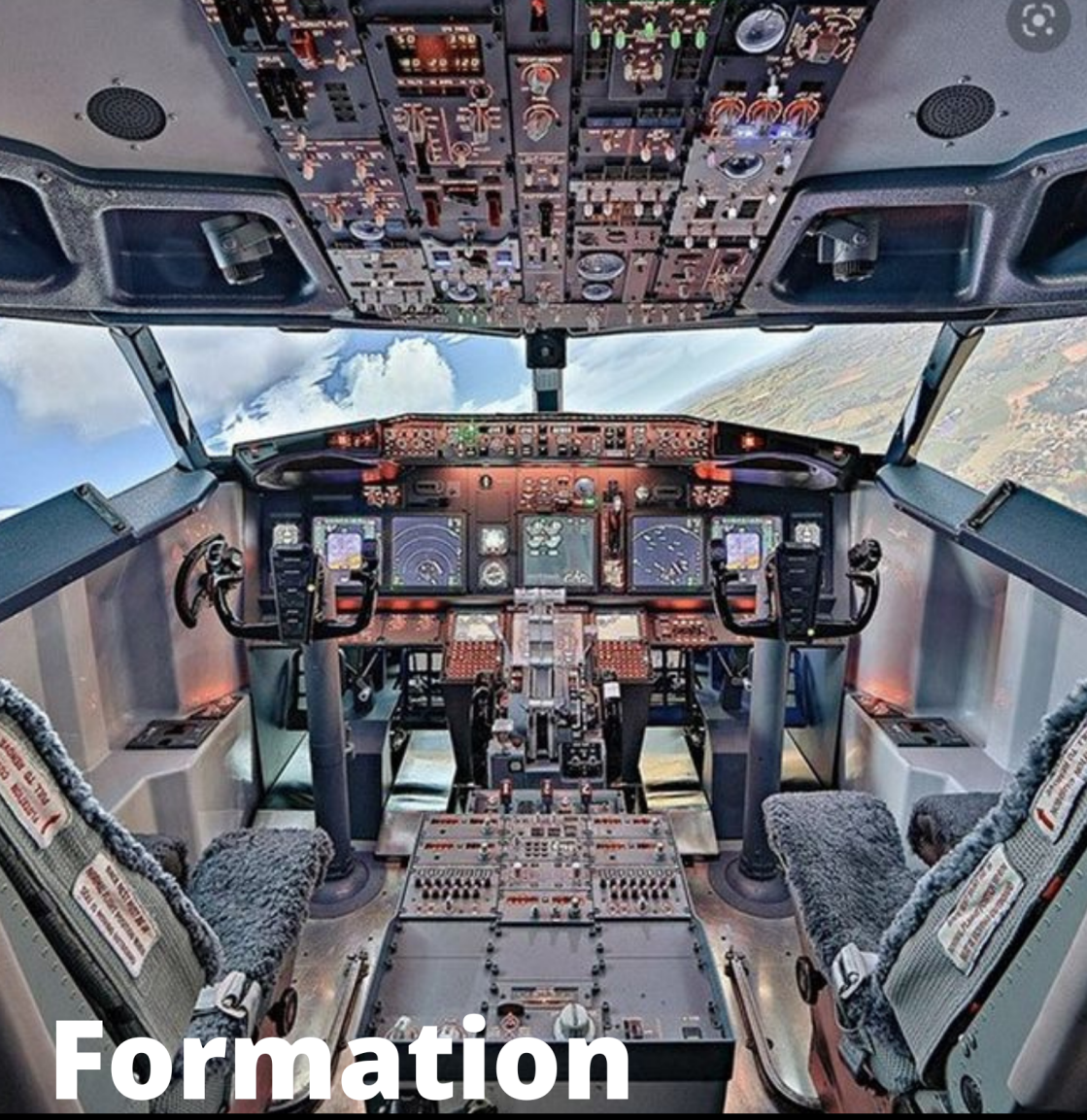


Formation

très intéressante

Nostalgique44

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Nostalgique44

Formation très intéressante

© Le jardin d'Aphrodite - 5 janvier 2023

Sommaire

Préparatifs pour le départ 5

Arrivés à bon port 15

Au Centre de formation (1) 23

Au Centre de formation (2) 35

Retour aux sources 53

Avertissement aux lecteurs et lectrices

Ce récit est réel et fait partie de mes souvenirs. Mais vous comprendrez que compte tenu des années qui se sont écoulées depuis ces faits je suis incapable de me souvenir des dialogues complets et fidèles. En fonction du contexte de la situation, j'ai été contraint pour la cohésion du récit d'improviser, d'inventer des dialogues qui ont eu lieu dans le thème développé mais pas avec les mots, les phrases exactes. J'ai essayé en toute honnêteté de rester fidèle au sens du récit. J'espère que le lecteur ne sera ni un juge, ni un censeur moralisateur.

Le Jardin d'Abricotte

Résumé de l'histoire précédente [1]

J'étais revenu de Concarneau la veille, un peu déçu car, vu la situation, j'aurais pu économiser du temps ainsi que des frais.

Lors de mon retour à Hambourg, j'étais revenu directement chez ma cheffe de cabine avec laquelle, la veille de mon départ pour la France, j'avais eu une relation sexuelle pour la première fois et pour laquelle je ressentais quelque chose de plus intense qu'une aventure sans lendemain.

Elle m'avait avoué que depuis le temps où elle volait et dirigeait « mon » équipage, elle était amoureuse de moi. Je n'étais pas insensible à ses sentiments car moi aussi, depuis quelques années déjà, j'avais envie d'elle ; mais son attitude froide et commerciale me faisait comprendre que « bas les pattes, je suis une femme mariée ».

La réalité était quelque peu différente : effectivement, si elle était mariée à un Commandant de Bord de la même compagnie que la nôtre, celui-ci s'était découvert une homosexualité refoulée depuis des années. Il avait avoué à sa femme qu'il était bisexuel et qu'il était tombé amoureux de son copilote. Donc, d'un modus vivendi bilatéral, afin de ne pas nuire à sa réputation au sein de la Compagnie, le couple avait décidé de continuer à vivre fictivement le rôle d'un couple normal ; par contre, chacun d'eux était libre de faire ce qu'il voulait.

Ils avaient naturellement envisagé le divorce, mais c'était compliqué. La maison dans laquelle ils vivaient dans la banlieue de Hambourg leur appartenait. Ils venaient juste de finir de la payer. En plus ils avaient acheté une petite maison de vacances à Playa de las Americas, dans le sud de l'île de Tenerife. Donc tout cela n'était pas aussi simple que cela paraissait.

1. Voir ➥ Retour de Concarneau du même auteur.

Préparatifs pour le départ

Des voix venant de la cuisine me réveillèrent. Je venais de passer une soirée torride avec Ingrid et on s'était endormis assez tardivement. Cette conversation me fit comprendre qu'Ingrid n'était pas seule : un homme était présent, mais je n'arrivais pas à saisir le sujet de ce dialogue. Un doute m'envahit. Je me levai, et après avoir passé un peignoir de bain je m'approchai de la porte de la chambre qui donnait sur le couloir. Les paroles me parvinrent beaucoup plus distinctement. La voix masculine s'exprimait calmement :

— Nous étions convenus que chacun de nous reprendrait officieusement sa liberté. Tu fais ce que tu veux, Ingrid ; je ne m'octroie pas le droit de te juger ni de t'en vouloir. Je le connais ?

— Oui. Si tu ne le connais pas personnellement, tu l'as certainement croisé lors d'un briefing des commandants de bord.

— Ah bon ? C'est qui ?

— C'est mon boss, Adam Paradis.

— OK. Et c'est sérieux entre vous ?

— En ce qui me concerne, je suis amoureuse. Je l'aime.

— Bon. Je suis heureux pour toi ! Je ne me mêlerai pas de tes affaires. Il va emménager ici ?

— Nous n'avons pas abordé ce sujet. Il a un petit appartement à Altona. Mais j'aimerais bien…

— Dans ces conditions, tu me tiens au courant des suites ; sache que je ne m'opposerai pas à ta décision.

— Merci, Karl. Et toi, comment vas-tu faire ? Il ne sait encore rien. Mais je ne lui proposerai pas de venir habiter ici aussi longtemps que….

— Je te rassure tout de suite. Je passerai cet après-midi pour prendre mes vêtements, et nous discuterons des questions administratives à ton retour de formation. Car je pense que tu vas demander le divorce ?

— Je suis d'accord. Mais cet après-midi, je pars en formation pour trois semaines à Frankfurt.

— Tu me laisses un message à ton retour et on mettra quelque chose en place. Je me sauve !

J'entendis la porte d'entrée se fermer, et c'est à ce moment-là que je pris la décision de sortir pour rejoindre ma chérie dans la cuisine.

Ingrid se tenait assise sur un des hauts tabourets près du comptoir qui servait de table dans la cuisine américaine. Quand elle me vit, elle vint vers moi, encercla ma nuque de ses bras et déposa un baiser sur mes lèvres.

— J'ai entendu une voix d'homme. Tu as eu de la visite ?

— Oui : c'est Karl, mon mari officiel, qui est passé. Je l'ai mis au courant en ce qui nous concerne. Après la formation on mettra en route une procédure de divorce à l'amiable.

Elle m'expliqua toute la conversation sans omettre un seul détail. Elle avait pris la décision de racheter la maison à Karl ; elle réussirait certainement à obtenir un crédit de sa banque. Elle m'annonça également que, pour ne pas nous gêner, il passerait dans l'après-midi pour récupérer ses vêtements. Quant au reste, ils verraient plus tard afin qu'il emporte toutes les affaires auxquelles il accordait de l'importance pour les stocker provisoirement chez son copain.

Ingrid avait des cernes sous les yeux, témoins de nos galipettes de la veille.

Cette journée allait être chargée car nous voulions arriver le soir même chez Helena et son mari Patrice, mon ex-copilote dans l'Armée de l'Air, celui qui m'avait fait entrer au sein de la Lufthansa. Nous passerons la soirée avec eux dans leur villa, et le lendemain matin nous devons nous présenter à la direction du *Ausbildung Zentrum für den Flugpersonal* (Centre d'Instruction du Personnel Navigant) à Francfort/Main afin de recevoir le programme de cette formation qui allait durer trois semaines.

Ingrid suivrait sa formation dans un autre bâtiment que celui où je me trouverais.

Ce que je voulais, c'est qu'il nous soit attribué une seule chambre. J'étais certain qu'Helena, qui occupait un poste important en qualité de DRH au service du personnel, allait pouvoir régler cela.

Nous irions avec une seule voiture : la XM était plus confortable que l'Opel Ascona que possédait Ingrid, et vu les autobahn allemandes, nous pourrions pousser la voiture facilement à 180 ou 200 km/h.

Ce matin-là, après le départ du mari de ma chérie, nous restâmes sages, assez éprouvés par nos ébats amoureux de la veille. Je rentrai chez moi, à 12 km de là, afin de préparer ma valise. Pour moi, ce fut chose facile étant donné que j'appliquais la technique militaire au niveau rangement et organisation intérieure : six chemises blanches, deux pantalons civils et un d'uniforme, sous-vêtements, articles de toilette… Au bout d'un quart d'heure la valise ainsi que mon « baise en ville » étaient soigneusement rangés dans le coffre de mon véhicule.

Je décrochai mon téléphone et appelai Helena à son poste au Personal Abteilung.

— *Hallo ! Helena Marchand, Personal Abteilung der Lufthansa, Guten Tag.*

— *Hallo Helena,* c'est Adam.

— Salut Adam ! Quoi de neuf ?
— Juste un petit problème…
— *Ach so ?* Et quel problème ?
— Je voulais te demander un service, Helena.
— Si je peux, ce sera avec plaisir. Explique.
— Voilà : il s'agit de ma cheffe de cabine, Ingrid Guenther. Elle est aussi en formation durant trois semaines sur le module Bravo7-3-8 en qualité de cadre Papa November Charlie (Personnel Navigant Commercial).
— Et toi également sur le même module, mais en qualité d'Oscar Tango November (Officier Technique Navigant).
— Affirmatif. On commence tous les deux demain matin, et nous arriverons chez vous ce soir.
— Tu vas passer la prendre ou elle descend par la navette ?
— Elle habite à douze kilomètres de chez moi, donc je la prends et on fait la route ensemble.
— Et en quoi je peux vous être utile ?
— Tu peux t'arranger avec la conciergerie pour la distribution des hébergements afin qu'ils la mettent dans la même chambre que moi ?
— Hein ? C'est quoi, ça ? Ne me dis pas que vous êtes ensemble…
— Si, justement.
— Cachottier ! Et tu nous l'avais caché… Patrice était au courant ?
— Non. C'est seulement depuis hier que nous avons pris la décision.
— Et bien entendu, tu voudrais qu'elle soit ta « permanente CPNC » à bord ?
— Affirmatif.
— C'est bien ; tu peux compter sur moi. Ce soir je te donnerai ta carte magnétique pour la chambre. Je m'en occupe. Mais vous couchez à la maison ce soir…
— Volontiers, merci.
— Donc à ce soir, on vous attend. *Schuss !*
— *Schuss !*

⋆

Le cadran de mon bracelet-montre indiquait 14 :30. Je me suis garé juste devant le porche de la maison d'Ingrid. Un bip sur ma télécommande, la XM fermée, et je montai les quelques marches qui me séparaient de la porte d'entrée. Au moment où mon doigt allait appuyer sur le bouton de la sonnette, la porte s'ouvrit, et un mannequin digne des plus grands couturiers de mode apparut dans l'encadrement. Une beauté de femme. Non pas une jeune bimbo, mais une femme qui ne fait pas son âge, légèrement maquillée, les lèvres peintes d'un gloss pailleté rouge fraise qui donnait envie de les déguster. Ses cheveux châtain foncé, avec quelques mèches bondes savamment disposées, tombaient librement sur ses épaules. Au sèche-cheveux, elle leur avait même donné quelques ondulations. Rien à dire : elle était sublime ! J'en restai sans voix.

Ingrid savait s'habiller, se mettre en valeur. Cet après-midi elle avait passé un chemisier de couleur marron ouvert jusqu'au deuxième bouton. Il ne montrait rien mais laissait tout deviner. Son cou était ceint d'un foulard de soie rouge et blanc. Elle portait un tailleur beige dont la jupe s'arrêtait juste au-dessus des genoux, ce qui permettait de voir des jambes fines et musclées dans des bas de soie couleur chair qui scintillaient suivant l'angle où la lumière les éclairait. Une veste de même couleur, savamment cintrée, mettait en valeur une poitrine à damner un saint. Je ne saurais dire si ma description correspond réellement à la vérité, mais c'est ainsi que je la voyais. J'avais une excuse : pour moi, Ingrid était la plus belle femme du monde. J'étais tombé amoureux.

Elle prit place à l'avant, à mes côtés. Elle avait les jambes jointes, ses genoux dirigés vers moi. Seule la console centrale supportant le sélecteur de vitesses automatiques me séparait d'eux.

Pas plutôt en place, avant de mettre la ceinture de sécurité, elle déposa un rapide baiser sur mes lèvres.

— Alors ?... Est-ce que je plais ainsi à mon Commandant ?

— Madame est sublime, mais cruelle !

— Pourquoi cruelle ? s'étonna-t-elle.

— Parce que je vais devoir passer cinq heures avec toi sans pouvoir te toucher...

— Donne ta main !

Je me tournai sur le côté droit et lui tendis ma main gauche. Elle me la saisit, la dirigea entre ses jambes qu'elle venait d'ouvrir, et la fit monter jusqu'à son sexe qui était nu, sans culotte ni string.

— Tu vois, chéri, que tu pourras me toucher ; et puis...

— Et puis quoi, ma Dame ?

— Tu seras obligé de faire une pause en cours de route ; on trouvera bien un lieu tranquille pour se faire un câlin...

— Mon Dieu, quel programme !

J'engageai la clé de contact, composai le code sécurité et mis le V6 en route. Il tournait en silence. Je passai en « D » et la voiture décolla du trottoir. Je regagnai l'autoroute de ceinture afin de sortir de la métropole hanséatique et m'engager sur l'A7. Ensuite, 500 kilomètres à avaler donc. Si tout allait bien, si on ne prenait pas trop de retard sur la route, nous serions à Wiesbaden (la ville où habitaient nos amis) vers 20 heures.

⋆

Cela faisait une heure et demie que nous roulions ; nous n'étions pas loin de Hanovre. Hélas, la circulation était telle que je ne pouvais pas faire donner à mon V6 tout son potentiel. Les sections d'autoroute étaient limitées, des travaux signalés, et les *Polizei* étaient nombreux, avec leurs Audi, BMW et Porsche de couleur verte, à veiller au grain.

Au niveau de Hildesheim je quittai l'autobahn pour me réfugier sur une aire de repos. Durant le trajet, Ingrid m'avait bien chauffé… mon excitation était à son comble. Elle avait posé sa main gauche sur ma cuisse, puis l'avait fait monter jusqu'à mon pubis. Il ne me fallait pas grand-chose pour réveiller ma sentinelle… Elle avait descendu la fermeture à glissière de mon pantalon et s'était saisie de son sucre d'orge qu'elle commença à câliner du bout des doigts : rien de plus « horrible » comme torture !

Dehors, le temps était maussade : il bruinait. Toutes les vitres de la voiture étaient embuées, et avec le moteur arrêté, le pare-brise allait lui aussi devenir opaque. D'un seul coup Ingrid se libéra de la ceinture de sécurité et se pencha sur mon entrejambe après avoir vérifié que personne à l'extérieur ne pouvait l'apercevoir. Ses lèvres se posèrent sur mon gland puis engloutirent la moitié de ma verge. Sa main enserrait mon sexe à sa base tandis que, sans bouger, de sa langue gourmande elle me câlinait l'extrémité du sexe. À ce rythme, je ne croyais pas pouvoir résister longtemps… Et en plus, avec le stress d'être surpris dans cette position par une autre personne ou – pire – par un AutobahnPolizei qui se serait arrêté afin de vider sa vessie, notre compte aurait été bon !

Ingrid me suçait et me caressait le gland de sa langue tout en me gratifiant d'un regard rempli de tendresse. Une onde de chaleur me monta de dessous les testicules, annonciatrice de l'éruption volcanique.

— *Achtung, Schatz !* l'avertis-je.

— *Komm… Komm…*

Je lâchai les vannes. Le premier jet fit ouvrir tout grands les yeux de ma compagne. Le deuxième arriva moins fort ; je la sentis déglutir. Au troisième, sa langue se promenait autour de la collerette, léchait le frein et repassait sur le méat. Elle avala ce qu'elle avait dans la bouche et se redressa pour me donner ses lèvres. Sa langue avait un goût de sperme. Pendant que nous échangions ce baiser, de sa main elle rangea dans mon caleçon le sexe qui avait perdu de sa superbe et remonta la fermeture zip du pantalon.

— Est-ce qu'il se sent mieux, mon chéri ?

— Tu es sublime, mon amour. Merci !

— Tu n'as pas à me remercier : moi aussi je prends du plaisir à te voir jouir. Alors…

— Ouais, mais je me sens un peu égoïste dans cette affaire. Toi, tu n'as rien eu.

— Là, tu plaisantes ! Quand tu conduisais, avec ta main en train de jouer avec ma chatte, tes doigts me taquinant la framboise et le doigt qui me caressait l'entrée du vagin, tu crois que ça me laissait de bois ?

— Mais tu n'as pas eu d'orgasme, chérie…

— C'est ce que tu crois ! Je peux jouir en silence, mon amour. C'est une question de maîtrise de soi. Mais je t'assure que tu m'as fait décoller pendant que tu conduisais.

— Au fait, trésor, tu veux prendre le volant peut-être ?

— Une autre fois ; là, je te vois venir : tu vas en profiter… et je ne veux pas provoquer un accident. Ne t'inquiète pas, on aura encore des occasions pour faire quelques haltes câlines !

J'avais donc repris la route. Sortis de Hildesheim (en Basse Saxe), la circulation devint plus fluide. J'ai donc pu pousser ma limousine bien au-dessus de ses vitesses habituelles. Le compteur frisait les 220 km/h. On venait de passer la station Aral de Kassel. La XM tenait tellement bien la route qu'on ne se rendait pas compte de la vitesse : seule l'aiguille du compteur nous l'indiquait.

Ingrid était toujours assise confortablement. Elle avait actionné la commande électrique pour reculer le siège et accentuer l'inclinaison du dossier. Je posai ma main droite sur sa cuisse ; elle me la prit gentiment et la replaça sur le volant.

— Tu sais, *Liebling*, quand on est en haut et que nous filons à 850 km/h, je n'ai pas peur ; et puis tu as un pilote automatique. Mais là tu es sur Terre et tu n'as pas le PA. À 220 km/h, je préfère que tu aies les deux mains sur le volant.

— Tu as peur ?

— Ce n'est pas que j'aie peur, mais je suis amoureuse, et j'aime mon homme. Je voudrais vivre réellement cet amour très, très longtemps.

— Tu as raison. Tu veux que je ralentisse ?

— Non : j'ai confiance en ta façon de conduire, mais je ne veux pas te distraire.

Nous passâmes un bon quart d'heure à garder le silence. La radio de bord diffusait une douce musique d'ambiance, parfois coupée par une information routière de l'ADAC. Nous arrivions à Giessen ; nous avions fait les trois quarts du trajet. La nuit était tombée. Nous n'allions pas pouvoir être à 20 heures à Wiesbaden : par correction, il me fallait avertir Helena qui nous attendait. Je sortis de l'autoroute à Giessen pour aller me garer sur une aire de repos. D'ailleurs Ingrid m'avait fait part de son besoin d'aller aux toilettes.

Ma compagne redressa son siège, se pencha pour m'embrasser et me dit d'une voix espiègle :

— Si la voie est libre, je te téléphone et tu me rejoins.

— Tu crois que c'est prudent ? lui demandai-je.

— J'ai faim de toi ! Pas toi ?

— Ce ne sont pas des questions que tu dois poser, chérie.

Elle venait juste de sortir de la voiture quand Patrice décrocha.

— *Hallo…*

— Salut, Patrice ; c'est Adam.

— Salut ! Ça va comme tu veux ? Vous êtes où ?

— On vient de s'arrêter pour la pause pipi sur une aire à Giessen. Je crains que l'on prenne un peu de retard…

— Oh, encore une heure et demie et vous êtes arrivés. Prenez votre temps, et surtout soyez prudents !

— Je suis désolé pour le retard. Tu nous excuseras auprès de ta femme.

— T'inquiète pas !

Je raccrochai, et une minute plus tard mon téléphone sonnait. Sur l'écran s'affichait le prénom de ma copine.

— Tu peux venir, chéri. La voie est libre. Il n'y a pas un chat.

— J'arrive.

En effet, à part deux semi-remorques garés toutes lumières éteintes sur le parking réservé aux poids lourds, il n'y avait personne. Aussitôt entré dans le bungalow des toilettes, j'aperçus Ingrid qui attendait devant la porte des WC pour handicapés. Quand elle me vit, elle disparut à l'intérieur. Je la suivis et fermai la porte soigneusement derrière moi.

— Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, *Liebling*, mais je suis toute mouillée…

Elle avait retroussé sa jupe jusqu'au nombril. Je la poussai délicatement vers la lunette et la fis asseoir. Le carrelage blanc était d'une propreté impeccable. Je me mis à genoux devant elle. Déjà elle écartait les cuisses au maximum. En effet, elle ruisselait de cyprine ! Lorsque j'approchai ma tête de son pubis, elle posa ses deux mains sur mon occiput et m'attira vers elle. Les lèvres extérieures de sa vulve étaient grandes ouvertes ainsi que ses deux nymphes, qu'elle avait petites et bien proportionnées. Ma langue commença à les lécher pendant que j'introduisais mon majeur dans son vagin. Tout glissait à merveille. Sa liqueur imbibait mes moustaches et son odeur de fruits de mer remplissait mes narines. Je sentais la respiration d'Ingrid s'accélérer : c'était le signe qu'elle n'allait pas tarder à réussir son *take-off*. Je continuai à lui masser la paroi supérieure du vagin avec des va-et-vient de mon doigt légèrement recourbé pendant que ma langue asticotait sa framboise qui était sortie de son étui.

— Ouiiiiii, chéri… Ouiiii, *Liebling !* Tu me rends folle, je décolle… surtout ne t'arrête pas !

Je n'avais nulle intention de m'arrêter : mon objectif était bien de la faire jouir, de lui donner un orgasme formidable. Elle s'était préparée car elle avait mis entre ses dents un mouchoir afin d'étouffer ses cris au cas où elle aurait été trop bruyante.

Elle vint enfin en m'envoyant un jet de cyprine en plein visage.

— Merci, mon homme à moi : j'ai passé le mur du son !

— J'ai vu ! Mais tu n'as pas à me remercier.

Ma « femme » avait pris son pied, avait joui comme il se doit. Par contre mon « petit copain », lui, n'était pas content. Il avait grossi et grandi dans mon caleçon. J'avais même dû passer ma main pour le ranger de côté de façon à atténuer la douleur naissante provoquée par cet emprisonnement. Je n'eus pas besoin de dire quoi que ce soit car Ingrid, d'un regard, s'en était aperçue. Elle porta la main à la ceinture de mon pantalon et la dégrafa. Lorsqu'elle abaissa mon caleçon, ma verge sortit comme un diable de sa boîte. Sur le gland, une larme apparaissait hors du méat. Elle la nettoya avec sa langue puis, toujours en tenant mon sexe en main, elle se leva, fit un demi-tour et s'appuyant des deux mains sur la faïence et me présenta ses fesses.

— Viens, chéri, prends-moi comme ça !

Je ne me fis pas prier. Je m'approchai en guidant d'une main mon sexe à l'entrée du vagin ; Ingrid, le sentant au bon endroit, fit un mouvement de recul avec ses fesses et je me trouvai à l'intérieur d'elle, dans une cavité toute lubrifiée, toute chaude et accueillante.

— Ne bouge pas, *Schatz*, me dit-elle dans un souffle. Laisse-moi faire. Tiens-moi seulement par les hanches.

C'est ce que je fis, et j'allai même jusqu'à saisir ses seins par-dessus son chemisier. Ses tétons étaient tout durs. Ingrid se démenait dans un mouvement de hula hoop sur mon sexe, avançant son bassin puis le reculant tout en synchronisant ce va-et-vient avec un mouvement de rotation. Le résultat ne se fit pas attendre. Elle le ressentit car mon gland de plus en plus dur avait augmenté de volume et lui remplissait encore plus le vagin. Par des mouvements involontaires je m'étais mis à coïter en elle.

— Allez viens, chéri ! Ne te retiens pas… Donne-moi tout !

Je me lâchai, arrosant le fond de son vagin de plusieurs jets de semence. Vidé, je me retirai.

Ingrid se redressa de sa position de levrette et s'assit sur la lunette des WC. Elle se saisit de mon sexe pour le nettoyer dans sa bouche. Comme ses jambes étaient toujours grandes ouvertes, je voyais s'écouler de sa vulve mon sperme en filets visqueux. Ingrid remarqua mon regard.

— Je suis désolée, *Liebling*, pour ce gaspillage ; mais vu la situation logistique, je ne pouvais pas garder ta liqueur en moi.

Elle prit du papier toilette afin de s'essuyer, puis elle en roula un peu en un petit cylindre de la grosseur d'un Tampax qu'elle plaça à l'intérieur de son vagin. Comme par magie elle sortit de son sac à main une culotte de dentelle bleu nuit dans laquelle elle plaça une lingette hygiénique, puis elle enfila le sous-vêtement et abaissa sa jupe.

Je sortis le premier des toilettes au cas où il y aurait eu une file d'attente ; je m'étais préparé à trouver une excuse selon laquelle ma femme aurait eu une incontinence… mais la voie était libre. Personne ! Il y a un dieu pour les amoureux… Là, je me rendis compte que, de toute ma vie, jamais encore je ne m'étais trouvé dans une telle situation.

Nous regagnâmes la voiture bras dessus bras dessous, Ingrid se serrant contre moi comme si elle voulait s'incruster dans mon corps. Je me demandai quelle attitude elle aurait au travail…

Nous reprîmes la route jusqu'à la sortie Biebrich, quelques kilomètres après Francfort, et à 21 h 15 j'immobilisai notre carrosse devant la villa de mes amis. Ils vivaient hors de la ville de Wiesbaden, dans le quartier résidentiel. Leur maison était assez éloignée des autres. Ils entendirent certainement ma voiture arriver car aussitôt que je coupai le moteur une lumière s'alluma sur le porche et je vis apparaître mon pote Patrice dans le cadre de la porte.

— Eh bien, vous voilà arrivés à bon port ! s'exclama-t-il en me serrant contre lui dans une accolade amicale.

Je fis les présentations :

— Je te présente Ingrid, ma compagne et cheffe de cabine. Ingrid, je te présente Patrice, mon copain de l'armée, et celui grâce à qui je suis entré à la Lufthansa.

— Permettez-moi de rectifier, répondit-il en enlaçant Ingrid pour lui faire la bise sur les deux joues. Ce n'est pas moi qui l'ai fait entrer à la compagnie, mais mon épouse Helena.

Sur ces entrefaites, Helena était elle aussi sortie pour nous accueillir. C'était une jolie femme, typiquement allemande : grande, blonde, aux seins assez imposants, et très exubérante. Déjà elle faisait la bise à Ingrid en lui souhaitant la bienvenue.

— Je ne vous serai jamais assez reconnaissante, Helena, d'avoir accepté mon Adam dans la Compagnie…

— Tatatata… Ce n'est pas votre homme que j'ai fait entrer chez nous, mais le pilote que mon mari m'avait présenté.

— Ça ne fait rien. Merci tout de même. C'est un boss formidable !

— Bon, maintenant on laisse le « vous » sur le porche, et à partir de maintenant c'est « tu ».

Arrivés à bon port

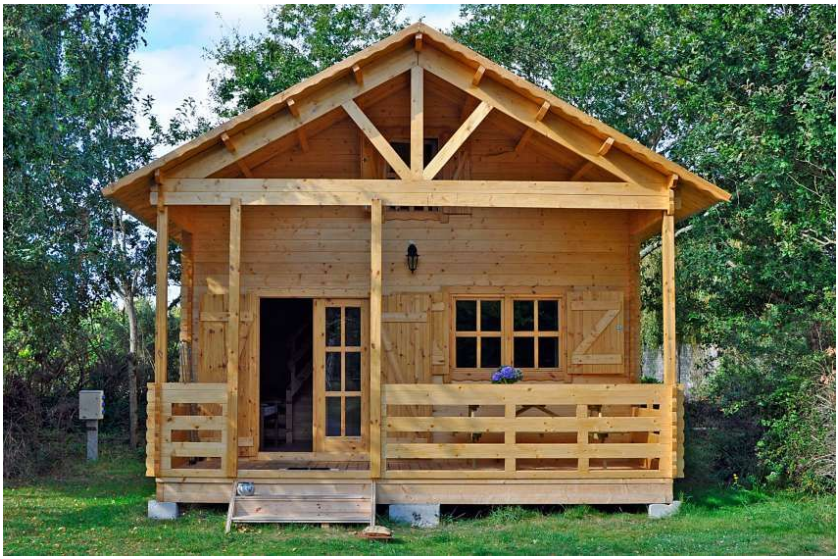
Nous étions bien arrivés et reçus comme des princes par des amis que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer depuis de longs mois malgré que nous travaillions pour la même compagnie. Helena occupait le poste de DRH dans le service du recrutement des officiers navigants, et Patrice – son mari – était commandant de bord sur Airbus A319.

— Pat, *Liebling*… Si tu allais montrer leur chambre à nos invités pendant que je finis de préparer la table pour le dîner ?

— Je peux te donner un coup de main, proposa immédiatement Ingrid.

— Non, ça ira, va plutôt avec eux. Comme ça tu visiteras un peu…

Patrice nous guida vers la porte-fenêtre donnant sur le jardin, qui ressemblait plutôt à un parc illuminé par des puissants projecteurs savamment camouflés dans les plantations.



Au fond, sous les arbres, un petit chalet tout en rondins de style finlandais

Arrivés à lui, Patrice tourna la clé qui se trouvait sur la serrure, ouvrit la porte et actionna l'interrupteur. Une lumière diffuse illumina un salon meublé d'une table en pin verni entourée de six chaises. Sous la fenêtre, un sofa. Une cheminée artificielle s'était allumée en même temps que la pièce.

— Voici votre logis pour la nuit. Au moins vous serez tranquilles ! annonça Patrice en me faisant un clin d'œil. Ici à droite vous avez la salle de bain, et juste à côté la chambre à coucher.

Il ouvrit les portes les unes après les autres pour nous montrer l'installation.

La salle de bain était typique pour un petit chalet de ce type. Un lavabo au mitigeur chromé, avec une tablette au-dessus pour y placer les ustensiles de toilette. Une douche à l'italienne d'un mètre sur un et demi avec un rideau pour éviter les éclaboussures, et dans un coin un cumulus fournissant l'eau chaude et le chauffage pour les radiateurs du salon et de la chambre à coucher.

Quant à la chambre à coucher, un lit double en 140 couvert d'une couette épaisse garnie de véritable duvet d'oie et une penderie. Sur le côté, un banc assez large pour accueillir une valise et un sac de voyage. De chaque côté du lit, une petite table de chevet en pin supportant une lanterne électrique imitant les lampes à pétrole d'antan.

— Ce n'est pas une suite du Ritz mais ça permet de dormir tranquille, commenta mon copain.

— Mais c'est formidable ! s'exclama Ingrid. Qu'en penses-tu, *Schatz ?*

— Tu as tout à fait raison, chérie : c'est très bien… et même plus que bien !

Après nous avoir montré notre logis pour la nuit, Patrice nous précéda jusqu'au salon de la villa.

La table était dressée et Helena nous attendait avec un verre de whisky à la main.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— N'importe quoi, mais sans alcool s'il te plaît, lui répondis-je.

— Un cocktail de fruits exotiques, ça te va, Adam ?

— Formidable ! Merci.

— Et toi, Ingrid ?

— Je prendrai comme toi : un petit whisky.

— Moi pareillement, annonça le maître de maison.

La soirée se passa tranquillement, à la bonne franquette.

Je savais qu'Helena parlait parfaitement le français, toutefois avec une pointe d'accent teuton. Par contre, j'eus la surprise de la soirée lorsque j'entendis pour la première fois Ingrid répondre en français à une plaisanterie que venait de faire mon copain sur les femmes allemandes.

Durant le repas, les femmes discutaient de la formation et des changements futurs qui allaient s'opérer au sein de la compagnie. Elles conversaient en allemand. Quant à nous les hommes, on se remémorait le « bon temps » dans l'Armée de l'Air, bien sûr… et en français, cocorico oblige !

Helena remit à Ingrid les deux cartes magnétiques pour notre chambre à la résidence hôtelière de la compagnie où nous devions être hébergés durant les trois semaines de formation, puis elle nous détailla en quoi consistait cette instruction.

Les PNC seraient plus nombreuses à bord car il y aurait théoriquement plus de passagers. Elles devraient prendre connaissance et s'exercer aux sécurités à bord et aux évacuations des passagers et des personnels en cas d'amerrissage ou d'incendie à l'atterrissage. Pour les pilotes, ça consistait en de nombreuses heures sur simulateur de vol (au sol), puis au final en un vol réel avec un instructeur/examinateur.

La soirée se termina vers une heure du matin. Notre couple d'amis nous accompagna jusqu'au chalet qui allait nous servir de logis pour la nuit, après avoir récupéré dans le coffre de la voiture nos « charrettes » contenant nos affaires de toilette. Après nous avoir souhaité une agréable nuit, ils nous laissèrent seuls.

Il régnait à l'intérieur du chalet une température agréable. Nous passâmes directement dans la chambre à coucher. Sitôt à l'intérieur je fermai la porte donnant sur le salon. Ingrid se pendit à mon cou, et nos lèvres se réunirent dans un langoureux baiser. Elle sentait bon le parfum phare de Karl Lagerfeld ; cette femme me plaisait de plus en plus. J'étais vraiment amoureux – chose rare car depuis mon divorce datant de 1982 – et cela en dépit de mes nombreuses conquêtes féminines tout aussi belles les unes que les autres. Jamais je ne m'étais senti autant en plénitude qu'en cet instant-là, et ce depuis que j'étais revenu de Concarneau. Qu'avait-elle donc de plus que les autres ? Elle était belle, elle présentait comme une Dame, savait se tenir en société, avait de la conversation, était intelligente, posée, et sexuellement elle me donnait tout ce dont j'avais envie.

Depuis qu'elle était montée à bord la première fois, j'avais été attiré par son visage, sa beauté, son maintien et son autorité naturelle de cheffe de cabine. Elle savait, sans tomber dans l'autoritarisme que certaines femmes adoptent aussitôt qu'elles accèdent à des postes de responsabilité, se faire respecter et aussi se faire apprécier.

Avec nous – les officiers navigants – tout en assurant son service avec sérieux et gentillesse, elle avait toujours gardé ses distances, a contrario de certaines de ses prédécesseurs féminins qui « chassaient les pilotes ». Quant à nous, nous voyions en elle une femme mariée qui, tout en étant sympa, ne mélangeait pas le travail et le flirt.

Aux escales, lorsque nous devions passer la nuit à l'hôtel, les PNC avaient l'habitude de sortir en boîte le soir pour se distraire, et parfois faire du shopping en groupe. Ingrid prenait ses repas avec nous au restaurant de l'hôtel, participait aux conversations, donnait son avis sur les situations diverses auxquelles un équipage pouvait être confronté à bord durant le vol. Lorsque cela se produisait – rarement, j'en conviens – elle réglait cela à sa façon sans pour autant venir dans le cockpit demander au boss (le commandant de bord) d'intervenir. Elle me paraissait être la femme idéale que j'avais toujours désirée et souhaitée.

— Je file sous la douche, chéri.

— Je viens avec toi ? lui proposai-je avec un sourire coquin.

— Je ne préfère pas ; comprends-moi : il faut que je fasse une toilette intime, ce qu'une femme préfère faire toute seule, sans témoin…

— Tu portes toujours ton Tampax improvisé ?

— Tu plaisantes, j'espère ! Aussitôt arrivés, j'ai pris une serviette hygiénique et une nouvelle culotte dans mon « baise-en-ville » et suis allée faire une rapide toilette dans les WC d'Helena. Tu prendras ma place après.

N'ayant rien à redire, je commençai à dénouer ma cravate et à me déshabiller.

Ingrid ne fut pas longue ; elle revint enveloppée d'une serviette de bain nouée au-dessus de ses seins, et après m'avoir fait un bisou rapide sur la bouche elle ouvrit la volumineuse couette et s'allongea toute nue dans le lit.

— J'ai failli attendre mon commandant… me dit-elle en français, riant de cette bonne blague. Dépêche-toi, *Liebling*, je suis en train de geler sans toi dans ce grand lit !

Riche de cette promesse pleine de réjouissances, je passai dans la salle de bain. Sous le jet bienfaisant de la douche, lorsque je passai le gant de toilette sous mes génitoires, une érection durcit mon sexe qui se mit à la perpendiculaire de mon abdomen. *« Décidément,* pensai-je tout bas, *je rajeunis ! Ou alors Ingrid doit secréter un fluide d'amour car jamais encore je ne me suis senti aussi affamé d'une femme. »*

M'étant séché les cheveux, un drap de bain autour de la taille, je regagnai la chambre à coucher.

Ingrid avait pris place sur le côté gauche du lit. Elle était couverte jusqu'au menton, et seul son visage apparaissait. Elle regardait dans ma direction avec un sourire que je trouvai un peu moqueur.

— Tu comptes aller au cirque ce soir, mon amour ? me demanda-t-elle en français.

— Non. Pourquoi ?

— Parce que je vois que tu as déjà dressé le chapiteau, mon cœur !

En effet, mon sexe en érection faisait un beau chapiteau sous le drap de bain.

— Quel est le programme ? demanda-t-elle.

— Celui que tu choisiras, chérie.

— Il ne faudra pas trop tarder, *Liebling* : Helena m'a dit qu'il fallait qu'on se présente à la direction de la formation avant midi. L'après-midi nous aurons un *speech* du directeur d'exploitation.

— Et la formation commence quand ?

— Après-demain, comme prévu, à 8 heures. Allez, viens vite te coucher : te voir tout nu devant moi me donne des frissons partout…

— Des frissons d'envie ou de froid ?

— Devine…

Je m'allongeai à ses côtés. Ingrid avait ouvert la couette pour que je puisse entrer dans le lit. Elle était totalement nue. Par contre je remarquai qu'elle avait étalé une serviette éponge sous elle afin de protéger le drap de toute tache accidentelle due à nos fluides. Dès que je me fus allongé, ma compagne sur tourna vers moi, plaça sa cuisse gauche sur la mienne en la remontant suffisamment pour toucher ma verge. Son bras gauche se posa sur ma poitrine et son visage s'approcha du mien jusqu'à ce que nos lèvres se rejoignent, s'entrouvrant pour laisser libre cours à nos langues qui se rencontrèrent vite pour s'effleurer, pour jouer à « attrape-moi si tu peux » dans nos bouches. Elle fermait les yeux. Sa main me caressait le sein, jouant avec mon téton tandis que nos bouches étaient grandes ouvertes, échangeant nos salives.

Je ne sais combien dura cet échange de tendresse. À un moment donné elle me souffla dans l'oreille :

— *Ich liebe Dich, Adam. Du machst mich total Verrückt.* (Je t'aime, Adam, tu me rends totalement dingue.)

— Moi aussi je t'aime, Ingrid, comme je n'ai encore jamais aimé personne !

— Même pas ton ex-femme ?

— Ce n'était pas pareil ; avec toi c'est différent. Je ne sais pas comment te l'expliquer.

— Et pourtant vous avez fait une fille…

— Oui. Je l'aimais, c'est certain, sinon je ne me serais pas marié. Mais ce n'était pas pareil qu'avec toi. Je ne me l'explique pas.

— Enfin, *das ist Vorbei* (c'est fini, c'est du passé), trancha-t-elle.

— J'ai une question qui me vient à l'esprit depuis cet après-midi, si tu permets.

— Je t'écoute, mon cœur.

— Depuis mon retour de Bretagne, nous faisons l'amour fréquemment mais nous ne prenons pas de précautions…

— Alors chéri, je vais te rassurer tout de suite. Il ne faut pas que tu te prennes la tête avec ça : je ne pourrai jamais être enceinte.

— Ah bon ?

— Je me dois d'être franche avec toi. Lorsque j'étais à l'université, à la fac de droit commercial à Cologne, j'ai eu une aventure avec un prof. Que veux-tu, quand on est jeune on ne pense pas comme à notre âge. Nous n'avions pas pris de précautions la première fois. Nous avons couché quelques fois ensemble, et je me suis retrouvée enceinte. À 19 ans, je n'étais pas prête à assumer mon rôle de maman, et le prof était marié. Comme la loi allemande interdisait les interruptions de grossesse sauf dans les cas de viol, je suis partie me faire avorter dans une clinique aux Pays-Bas. Et par la suite, lorsque j'ai fait un contrôle auprès du professeur Gerther à la fac de médecine de Cologne, on m'a annoncé que suite à cette interruption de grossesse mes trompes étaient devenues totalement imperméables, et par conséquence que je ne pourrais plus jamais être enceinte. Si tu avais voulu un bébé, je suis désolée, mon amour.

Je sentis sur son visage des larmes couler ; j'allai les cueillir avec mes lèvres. Je ne savais pas quoi dire. Parfois le silence vaut mieux que de fausses consolations, mais il peut aussi être interprété comme un acte d'accusation. Je la serrai plus fortement contre moi et elle se laissa faire comme si elle voulait incruster son corps dans le mien.

— Tranquillise-toi, ma chérie. Jamais je ne te reprocherai quoi que ce soit. J'ai une fille de mon précédent mariage avec laquelle je n'ai aucun contact car sa famille maternelle a monté un rempart entre elle et moi, de peur qu'elle apprenne la vérité sur la personne qu'a été – et qu'est toujours d'ailleurs – sa mère. Pour le moment, toi et moi nous avons une profession que nous aimons. Il va falloir que nous concilions cette profession avec notre vie privée. Pour le moment immédiat et pour quelques années encore, il n'y a aucune place pour un bébé : nous n'aurions pas le temps de nous en occuper. Et si plus tard nous devions prendre une décision, il sera toujours temps d'envisager une adoption.

Le visage d'Ingrid était sur ma poitrine ; je sentis sa main descendre sur mon abdomen. Elle avait avancé sa cuisse sur la mienne de façon à être aux trois quarts allongée sur moi.

— J'adore ta poitrine, chéri. Elle est douce, elle n'a pas de poils.

Je la tenais par les épaules, collée contre moi. Ma main est passée sous son bras pour lui caresser le côté du sein. La peau était soyeuse, douce… une invitation à une caresse sensuelle. Le parfum de ses cheveux remplissait mes narines. Je sentis sa main se saisir de ma verge et l'envelopper sans bouger. Seul son index posé sur mon gland le caressait d'un mouvement léger, sensuel et plein de délicatesse. La sensation était indéfinissable, et je sentais mon membre tressaillir chaque fois que son doigt passait sur le frein. On aurait dit une fellation sans la bouche, une masturbation du gland sans objectif de faire jouir : juste pour le câliner, pour le flatter, avoir le plaisir de le tenir dans sa main avec une peur latente qu'il ne s'échappe ou change de forme.

— Tu aimes, chéri ? me demanda-t-elle en levant sa tête pour m'offrir ses lèvres.

Je n'eus que le temps de répondre « J'adore » que nous étions en train de nous embrasser. Ingrid avait changé de position. À présent totalement allongée sur moi, ses cuisses ouvertes enveloppaient mon bassin et ses seins s'écrasaient sur ma poitrine. Mes mains posées dans son dos la serraient fort contre mon corps tout en la caressant. L'une d'elle avait atteint le haut de ses fesses qui commençaient à remuer lentement d'avant en arrière. Ma verge en totale érection s'était d'elle-même (ou alors avait-elle été aidée par un savant mouvement des hanches de ma compagne ?) allée se loger entre ses cuisses qu'elle avait refermées aussitôt qu'elle avait senti son sucre d'orge venir se placer là où elle le désirait. Il butait contre ses grandes lèvres qui, vu la position, étaient lubrifiées dans une invite sans équivoque. Mon gland butait contre l'entrée du vagin qui déjà se préparait à le recevoir en produisant son lubrifiant naturel.

Ingrid souleva légèrement son abdomen afin de laisser le passage nécessaire à sa main. Elle prit délicatement mon sexe et le plaça à l'entrée de son vagin tout en donnant un mouvement de descente à son corps afin de l' introduire. Sentant que ma verge était entrée, j'accompagnai d'un mouvement du bassin son cheminement dans ce fourreau d'amour, tout chaud, visqueux à souhait.

— Ne bouge pas… me chuchota Ingrid à l'oreille. Laisse-moi te faire l'amour, mon chéri.

Je ne bougeai pas. Consentant à cette immobilité, j'acceptai de recevoir, de ressentir cette occasion de connaître la volupté du don qui m'était offert. Ingrid alternait des mouvements du bassin d'avant en arrière jusqu'à presque faire sortir mon sexe de son corps, mais savait s'arrêter avant cela pour se l'introduire à fond. Je ressentais parfois les parois de son vagin se resserrer autour de mon gland, puis une ondulation qui ressemblait à celle que font les vahinés au cours de leur danse sensuelle, le *hula*.

J'étais aux anges. Je fermai les yeux, attentif aux sensations de ce moment sacré.

Alors que les bras d'Ingrid étaient posés sur mes épaules et que sa bouche était soudée à la mienne, j'eus la sensation que sa respiration s'accélérait, devenant plus profonde et rauque. Je ne pus m'empêcher de donner des coups de bassin afin de la pénétrer plus profondément. La respiration haletante laissa place à des mots, dans un mélange d'allemand et de français :

— *Och jaaaaa!* Je viens, *Liebling! Komm,* je t'aiiiiime…

Tout son corps se raidit soudainement, comme tétanisé. Au même moment, sans crier gare, un éclair me passa devant les yeux et je jouis en elle dans un orgasme fulgurant. Je ne bougeais plus. Elle non plus. Nous étions là, deux corps immobiles, respirant à peine, appréciant, dégustant le summum du plaisir que deux êtres amoureux puissent s'offrir. Nous restâmes ainsi l'un sur l'autre.

Lorsque je pris ses lèvres pour un baiser, je remarquai qu'elle venait de s'endormir. Sa respiration était régulière, légère. Elle bougea la tête pour la placer sur mon épaule, et nous partîmes ainsi tous deux ensemble pour un merveilleux voyage au pays de Morphée.

Au Centre de formation (1)

Le lendemain matin, nous arrivions à neuf heures précises sur le parking du Centre formation du personnel navigant de la Lufthansa. Laissant nos bagages dans la voiture, on s'était donné un dernier baiser puis nous étions partis chacun de notre côté rejoindre notre spécialité.

Dans le hall de réception, nous étions quatre pilotes, dont deux quatre galons. Le directeur de la formation nous fit un petit discours de bienvenue qui nous apprit que, vu que nous étions tous titulaires de l'agrément B737, la mise à niveau se ferait exclusivement sur simulateurs de vol.

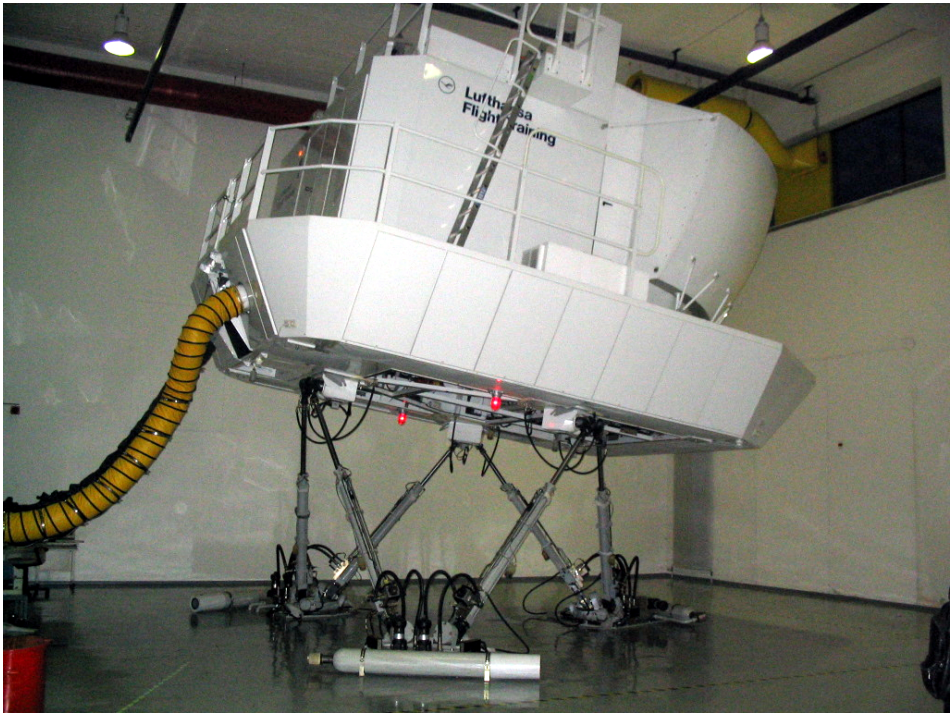
Intérieur d'un simulateur de vol Airbus 320-200

L'intérieur est la reproduction fidèle d'un cockpit d'avion à l'échelle 1/1. Le stagiaire prend la place du commandant de bord, à gauche aux commandes. À sa droite, sur le siège du copilote prend place le formateur. Derrière eux est installé un ingénieur aéronautique de la compagnie, formé chez le constructeur de l'aéronef; il est chargé de programmer sur l'ordinateur Cinecix le scénario qui sera le thème

de la formation (une vidéo mettant en situation géographique et technique le scénario choisi que le pilote suit en live sur les quatre écrans figurant les deux parties du pare-brise et les deux baies latérales. Ces cabines, mues par des vérins hydropneumatiques, reproduisent l'incidence de lacets et d'assiette de l'appareil. Sur ces simulateurs, rien ne permet de faire la différence entre cet appareillage et un véritable avion en vol : les mouvements et les sons sont reproduits avec une fidélité de 100%.

Ce stage était obligatoire pour tous les commandants de bord, pour les copilotes volant sur B734 (Boeing 737-400) ainsi que pour les équipages de navigants commerciaux : chefs de cabine, stewards et hôtesses.

La Lufthansa allait progressivement se séparer de ses Boeing 737-400 pour passer aux 737-500 et 800. Les B734 allaient être cédés à ses filiales telles que Condor et Eurowings.



Cabine mobile dynamique d'un simulateur de vol professionnel)

Après avoir salué mes collègues de travail, je me rendis à l'apéritif de bienvenue avant de regagner la cafétéria de la Compagnie située dans l'immense complexe aéroportuaire.

Parmi les commandants de bord, j'eus la surprise de remarquer une femme qui ne semblait pas trop à son aise : une mal baisée sans doute, une parano qui

s'imaginait que tous les pilotes masculins étaient des misogynes qui n'avaient qu'une idée en tête en la voyant : celle de la baiser. Son visage affichait un rictus contrarié de féministe qui hait les hommes. À moins qu'elle n'en soit une ? Peut-être me faisais-je juste des idées et qu'elle se trouvait un peu gênée d'être la seule femme dans ce groupe. Par contre, elle ne faisait rien pour donner envie à qui que ce soit de s'approcher d'elle pour engager la conversation.

Erwin, mon copilote, était là lui aussi. Dès qu'il m'aperçut il s'empressa de venir me saluer.

Arrivés dans la grande salle de la cafétéria, j'aperçus Ingrid à une table, accompagnée du reste de mon équipage. Quand nous nous approchâmes pour les saluer, je remarquai que deux couverts supplémentaires avaient été prévus.

— Ces messieurs les officiers restent avec nous pour manger, ou alors…

— Bien entendu ! Et avec plaisir, coupai-je.

Ingrid – ainsi que les quatre autres PNC – avaient revêtu l'uniforme de travail. Normalement, à bord, elles portent un pantalon ; mais ce jour-là elles étaient toutes en jupe droite légèrement fendue à l'arrière, les moulant comme dans un fourreau, et descendant jusqu'à la largeur d'une main au-dessus des genoux. Tenue très féminine ! Il est vrai que j'avais la chance d'avoir dans mon équipe de véritables canons dignes de figurer dans un magazine de mode.

J'étais assis à table en face d'Ingrid tandis qu'Erwin avait trouvé place en bout de table face à Renate, une PNC qui faisait partie de notre crew depuis 18 mois. Je les observais ; Renate me donnait l'impression de lui faire du charme. La pointe d'une chaussure frôla mon entrejambe. Dirigeant mon regard sur Ingrid, je remarquai un sourire sur le visage de ma compagne. Elle me fit un clin d'œil coquin en faisant discrètement bouger entre mes jambes son pied chaussé d'escarpins à talons hauts. D'un signe de tête elle me désigna l'extrémité de la table où se trouvaient Erwin et Renate. Je lui rendis son clin d'œil pour lui répondre que j'avais remarqué « l'opération séduction » de nos deux camarades.

Le repas se déroula tranquillement en conversations banales et en suppositions sur le déroulement du stage. Enfin, c'étaient les femmes qui menaient la barque. Vint enfin le moment où il fallut nous lever pour nous rendre à nos obligations. Ingrid s'approcha de moi ; je fus surpris de la voir approcher son visage du mien et déposer un rapide bisou sur mes lèvres : un message explicite pour annoncer officiellement à tout l'équipage qu'elle et moi étions un couple. Donc pour les autres femmes : « PAS TOUCHE ! »

— Tu auras le temps d'aller chercher nos bagages dans la voiture, chéri ? me demanda-t-elle en français, assez fort pour que toutes les collègues entendent.

— *Aber ja, Liebling ! Ich geh auf die Stelle,* répondis-je dans la langue de Goethe afin que tout le monde comprenne et qu'il ne subsiste aucun quiproquo au sujet de la promiscuité entre Ingrid et moi. Au point où nous en étions…

Durant le parcours jusqu'à la salle des simulateurs, Erwin me questionna :

— Il y a longtemps ?

— Longtemps quoi ?

— Que la cheffe de cabine et toi…

— Non, c'est tout frais.

— Cela faisait un moment que je me doutais que cela allait arriver un jour ou l'autre, vu la façon dont elle te regardait sans avoir l'air d'y toucher. J'ai l'impression qu'il n'y avait que toi pour ne pas s'en rendre compte. Elle est mariée avec un quatre galons, si mes renseignements sont exacts.

— Affirmatif ! Elle est en instance de divorce, mentis-je à demi… Et nous avons décidé d'officialiser notre liaison, mentis-je totalement.

— Moi, je vois ça totalement positif ! Vous êtes dans la même *crew*. Comme cela, aux escales, vous serez ensemble. Enfin, si l'occasion d'un scénario semblable se présentait, je ne dirai pas non…

— Tu as l'air de bien t'entendre avec Renate.

— Je suis en phase d'approche, me répondit mon copilote.

— Et j'ai l'impression de comprendre qu'elle t'a allumé le PAPI [2] en bicolore.

— Tu crois ? Que le dieu des copilotes t'entende !

Nous étions arrivés dans la salle des simulateurs. On monta au premier étage. Un long couloir où s'alignaient tous les 20 mètres sur la cloison de gauche des portes où était inscrit le type de simulateur qui se trouvait derrière. Tout le groupe du matin était là, attendant qu'on les invite à pousser la porte marquée B738. Cette porte fut ouverte par un instructeur navigant et on se retrouva tous à l'intérieur d'une cabine de pilotage de Boeing 737-800. Le pare-brise ainsi que les vitres latérales étaient de couleur noire. En réalité, c'étaient des écrans qui allaient se transformer en pare-brise virtuels aussitôt que l'ingénieur aurait poussé les leviers adéquats sur son tableau de bord situé derrière du siège du copilote sur lequel prenait place l'instructeur de vol.

Lorsque le *Flugsingenieur* alluma ses écrans, on se serait vraiment cru accroché à la passerelle télescopique de l'aéroport de Francfort. On nous annonça que, cet après midi-là, seuls trois d'entre nous auraient le temps de tester le simulateur ; quant aux autres, ils se rendraient à la *Schule* (classe, école) où allaient se dérouler les explications théoriques sur les divers scénarios sécurité. Je faisais partie de ceux-là. Pour moi et Erwin, ce serait le lendemain matin que nous aurions notre session.

Enfin, tout le *speech* dont on nous bourra le crâne, nous, les commandants de bord, on le connaissait de mémoire : à quelques détails près, c'étaient les mêmes bla-bla que ceux que j'avais entendus lors de la formation sur B737-400 ; il n'y avait que les paramètres poids, distance et vitesse qui changeaient.

2. En aéronautique, le PAPI est un signal lumineux placé en début de piste. Il est composé de quatre projecteurs qui changent de couleur en fonction de l'altitude de l'appareil en approche. Si l'avion est trop haut, les quatre faisceaux lumineux émettent une lumière jaune. Si l'avion est trop bas, la lumière est rouge. Et si l'altitude et l'angle de descente de l'aéronef sont bons, deux projecteurs émettent une lumière jaune et les deux autres une rouge. Cet instrument, le Precision Approach Path Indicator – Indicateur de pente d'approche – nous le nommons PAPI.

Intérieur d'un simulateur de vol B737-800, un scénario y est affiché par l'ingénieur

Pour cela, le formateur nous remit à tous une sorte de règle à calculer consistant en une plaquette au format A4 en PVC sur laquelle étaient insérés des cercles attribués à chaque paramètre.

Par exemple, si on pesait 12 tonnes à l'arrivée avec le carburant, les passagers et les bagages (plus le poids de l'appareil nu), on tournait la molette jusqu'à que le nombre 12 000 apparaisse dans la fenêtre marquée *GEWIGT*. Ensuite venait la vitesse. Pour ne pas être en décrochage, la vitesse au badin ne devait pas descendre en dessous de 120 nœuds, les flaps grand ouverts ainsi que les aérofreins sortis au maximum. On actionnait donc la molette pour afficher 120 dans la fenêtre marquée SA *(Speed Approach)*; ensuite venait l'angle de descente que l'on affichait selon le même principe dans une petite fenêtre marquée VS. On positionnait le

nombre 1200 pour 1200 pieds/minute. Et pour terminer il fallait mettre le curseur soit sur Piste béton ou Piste herbe, Piste sèche ou Piste mouillée, et enfin Terre ou Eau. Lorsqu'on avait renseigné tous ces paramètres dans la fenêtre teintée en rouge sur la plaquette, s'affichait alors une distance en mètres, qui était la distance théorique dont l'appareil aurait besoin pour atterrir et s'arrêter en cas d'atterrissage d'urgence sur le ventre.

Enfin, tout ça n'était que théorie. Je connaissais ce stage pour l'avoir réalisé 12 ans plus tôt ; il n'y avait que le poids, la longueur et la vitesse de la « lampe à souder » (avion à réaction, dans le jargon des pilotes) qui changeaient. Bref, il fallait le faire ; donc on le faisait… et basta !

Enfin, lorsque nous fûmes libérés en fin de session, nantis du dossier que l'on nous avait remis, on se sépara et chacun regagna ses pénates. Je retournai à l'hôtel de la Lufthansa.

Lufthansa Intercity Hotel Frankfurt Airport

Je montai à l'étage et, ayant repéré notre chambre, j'introduisis le badge magnétique dans la serrure et entrai. Tout était silencieux. Un petit couloir totalement lambrissé de chêne clair servait de sas. Sur la paroi de droite, un cadre représentant l'un des premiers avions de la compagnie à sa fondation, juste après la seconde guerre mondiale, un Junkers Ju 88. Sur la paroi de gauche, trois portes : l'une donnant sur une grande penderie, celle du milieu sur de vastes toilettes (ce qui est rare dans les hôtels d'aéroport, qui ne sont pas des palaces, du moins pas pour le personnel naviguant, officiers ou pas). La cuvette ainsi que le lavabo étaient

en marbre, et les murs lambrissés eux aussi comme ceux du couloir d'entrée ; quant au sol, il était totalement carrelé de mosaïque hexagonale de couleur beige.

La troisième porte donnait sur une salle de bain assez spacieuse pour deux personnes, mais de loin pas aussi accueillante que celle de la maison d'Ingrid à Hambourg. Une douche à l'italienne et une vasque en marbre complétaient l'équipement. Les murs ainsi que les sols étaient carrelés de faïence rectangulaire de couleur beige elle aussi.

Enfin, face à l'entrée, une porte s'ouvrait sur une chambre où trônait un grand lit en 160.

Je fus agréablement surpris. Décidément, si la salle de bain et les WC pouvaient être classés dans la catégorie trois étoiles, par contre la chambre était à la hauteur d'un quatre étoiles. Cette fois-ci la compagnie avait mis les petits plats dans les grands pour ses cadres et cadres sup'. En face du lit géant, un téléviseur de près de deux mètres de diagonale. Afin d'essayer le matelas, je me laissai tomber du haut de mon mètre quatre-vingts ; je dus reconnaître que, sans être dur ni trop mou, il me convenait à merveille. Nous allions, Ingrid et moi, passer trois semaines dans une chambre de VIP aux frais de la princesse !

Je me dirigeai vers la fenêtre afin de tirer les tentures. Je posai ma casquette ainsi que ma cravate sur la table. Je me déshabillai, plaçai mes vêtements bien pliés sur un cintre dans la penderie, et c'est en boxer que je passai dans la salle de bain.

L'eau chaude coulait sur ma tête, dégoulinant sur mon torse et mon dos, emportant avec elle ma fatigue ainsi que le stress de la journée. Je me savonnai, et au moment du rinçage j'aperçus la porte de la salle de bain s'ouvrir pour laisser entrer Ingrid en tenue d'Ève. Elle se saisit d'une serviette de l'hôtel pour s'envelopper les cheveux, puis elle vint sans un mot me rejoindre dans la cabine de douche.

Elle encercla ma nuque de ses deux bras, plaqua ses seins et son ventre contre moi et posa ses lèvres sur les miennes. Aussitôt, sentant la pointe de sa langue frapper à la porte, j'ouvris ma bouche pour accueillir cette ambassadrice de notre tendresse et de nos envies. Mon sexe s'érigea, pressé contre sa cuisse. Elle dégagea une main pour le saisir afin de le placer entre ses cuisses qu'elle referma aussitôt. Je sentais ma verge contre ses petites lèvres. Tout en continuant notre baiser langoureux, elle se mit à onduler légèrement des hanches ; ainsi, mon sexe fut voluptueusement caressé par ma compagne qui était toujours en train de mélanger sa salive à la mienne. De mes deux mains descendues dans son dos, je caressai ses fesses, passai un doigt dans le sillon partageant ses deux lobes ; il arriva au niveau de sa « petite porte privée ». Elle eut un mouvement du bassin vers l'arrière ; j'eus l'impression qu'elle venait au-devant de ce doigt qui caressait cet orifice à la peau plissée si délicate.

De ses bras fins mais doués d'une force insoupçonnée, elle m'attira à elle tout en reculant pour s'adosser à la paroi de la douche et leva une jambe pour me permettre d'introduire mon sexe raide comme une trique de chêne. Je passai ma

main sous son autre cuisse pour la soulever. Ses jambes ne touchaient plus le sol mais étaient enroulées autour de ma taille. Je la portais en me servant de cette paroi pour me soulager de son poids. Sa tête était posée sur mon épaule, sa langue me caressait le lobe l'oreille. J'avançai mon bassin, et d'une main je positionnai mon gland affamé devant l'entrée de son vagin. Ingrid vint à la rencontre de mon sexe d'un mouvement du bassin, et je me trouvai enfoui profondément en elle, mon pubis tout contre le sien.

— Tu ne peux pas savoir, *Liebling*, combien j'avais attendu ce moment ! Toute la journée j'ai pensé à toi ; heureusement que j'avais un protège-slip dans mon sac, sinon j'aurais arrosé le sol tellement j'étais excitée. Je crois que tu m'as lancé un sort…

— Moi aussi j'ai eu envie de toi lorsque je t'ai aperçue à la cafétéria. Tu ne peux pas imaginer…

— C'est bête que la pause de midi soit si courte.

— Au fait, chérie, tu as fait un effet bœuf ce midi lorsque tu m'as donné un baiser sur la bouche devant toute la crew avant de partir.

— C'est justement ce que je voulais faire, en plus de te donner un baiser, *mein Schatz*, car j'avais saisi quelques bribes de conversations ce matin en arrivant… Comme ça j'ai mis les pendules à l'heure à l'intention de toutes celles qui auraient eu l'envie de « se faire » le commandant. Chasse gardée ! Pas touche ! Le boss est à moi ! Pourquoi, chéri ? Erwin t'a posé des questions ?

— En effet. Et il m'a confirmé que ça faisait un moment qu'il se doutait que, tôt ou tard, cela allait arriver.

On venait de sortir de la cabine de douche. Ingrid attrapa un drap de bain et commença à me sécher le dos puis elle descendit plus bas pour s'occuper de mes cuisses. Je me laissai faire : c'était une situation des plus agréables ! Elle y allait lentement en insistant en haut des cuisses, juste en bas des fesses, dans la région du périnée. Ayant décidé qu'elle m'avait bien séché le verso, elle me contourna pour passer à ma poitrine, puis descendit vers mon abdomen. Arrivée à hauteur de mon sexe qui commençait à reprendre un début d'érection, elle le tamponna par petits attouchements, de peur de l'irriter, puis fit de même avec mes bourses.

J'avais posé mes mains sur ses seins sublimes. Ils étaient durs comme ceux d'une jeune fille de 20 ans. Les aréoles d'un beige foncé aux granulations gonflées me firent comprendre que mes caresses ne la laissaient pas indifférente. Ses mamelons érigés étaient d'une dureté qui trahissait le plaisir que leur donnaient mes doigts en les faisaient rouler entre le pouce et l'index.

Ingrid se dégagea lentement en souriant et posa ses lèvres sur les miennes. Je sentis sa langue, telle une foreuse, s'introduire dans ma bouche à la recherche de la mienne qui venait à sa rencontre. De nouveau elle plaqua son corps contre le mien comme si elle voulait s'incruster dans ma chair. Elle avait placé un bras autour de mon cou et me caressait les cheveux tandis que l'autre était passé entre nos ventres pour se saisir de ma verge qui venait d'atteindre son érection

maximale. Elle la prit, et levant un peu une jambe, elle plaça mon membre entre ses cuisses tout contre ses grandes lèvres puis serra les jambes pour l'emprisonner. Je la poussai doucement en arrière. Elle reculait au fur à mesure, comprenant où je voulais la conduire.

Nous étions à présent dans la chambre à coucher, et le grand lit était tout proche.

— Stop, *Liebling !* Tu te laisses faire.

— Mais…

— Pas de « mais » ! Viens, allonge-toi sur le dos : j'ai envie de te faire un massage « spécial maison ». Mais avant je vais chercher ma crème de soins qui est dans la valise. Allonge-toi et ferme les yeux. Si tu bouges, je t'attache ! me menaça-t-elle en riant.

Que faire, sinon obéir ? On ne reconnaît pas un bon officier à sa seule façon de commander, mais aussi à sa façon d'obéir. Je restai donc nu comme Adam (ce qui était le cas, vu mon prénom…), allongé sur le lit. Je la vis arriver avec à la main un tube de crème pour le corps. Elle avait enveloppé ses longs cheveux dans une serviette, se faisant ainsi une coiffe semblable à celle des Créoles. Elle mit de la crème dans le creux de sa main, m'ordonna de me placer sur le ventre, puis vint me rejoindre sur le lit en se mettant à califourchon sur mes fesses. Je sentais les grandes lèvres de son minou qui bâillaient en libérant chaleur et humidité. Quelle sensation !

Ingrid commença à m'enduire la nuque de cette crème, puis avec la pointe des doigts elle se mit à me masser – délicatement d'abord puis de plus en plus fort – les muscles qui me faisaient parfois souffrir. Lorsque ses mains arrivèrent au niveau des épaules, elle s'exclama :

— Mais, chéri, c'est horrible ! Tu es tout crispé… On dirait de l'acier que j'ai sous les mains. Tu as mal ?

— Ça m'arrive de plus en plus souvent, *Schatz*. C'est sans doute parce que je reste trop longtemps assis, le regard fixé sur les instruments. Je connais beaucoup de pilotes qui s'en plaignent.

— J'irai demain à la pharmacie pour acheter des mini-oreillers remplis de noyaux de cerise. J'ai remarqué que nous avons un four à micro-ondes dans la cuisinette. Le soir, quand tu rentreras de ta formation, je les ferai chauffer et te les placerai sur le bas de la nuque : cela te détendra, mon pauvre chéri.

— Oui, volontiers. Merci, mon cœur. Ça ne me fera sûrement pas de mal.

Pendant que nous discutions, les mains de ma compagne ne restaient pas inactives. Après avoir terminé le bas du dos elles s'attaquèrent à mes fesses. C'était agréable de se faire dorloter. Sa main s'insinua entre elles, et je sentis un doigt encore enduit d'un reste de crème s'arrêter au niveau de mon anus pour le masser en mouvements circulaires, puis s'arrêter à son entrée où il appuya légèrement.

— Ça te plaît, mon amour ? me chuchota ma chérie, comme si elle avait peur qu'une oreille indiscrète puisse entendre ses paroles.

— Je ne suis pas habitué à recevoir de la visite à cet endroit ; mais puisque tu veux essayer…

Aussitôt ma réponse faite, je sentis ce doigt appuyer un peu plus et entrer juste un peu. Sans en avoir l'intention, involontairement – par réflexe, je crois – je m'étais contracté, ce qui fit que je ressentis une légère douleur au franchissement des sphincters ; douleur qui, dès la porte franchie, s'estompa pour laisser place à une sensation jamais ressentie. Le doigt avança de quelques centimètres supplémentaires, et je le sentis appuyer sur une partie de mon anatomie intime qui éveilla une sensation plus qu'agréable.

— Tu aimes, mon cœur ? me demanda mon amante tout en continuant à masser ce point précis.

— Oui, c'est agréable… Continue.

— Attends, je vais changer de position. Tourne-toi sur ton côté droit.

Ingrid s'était allongée face à moi, la tête au niveau de mon sexe. Elle passa son avant-bras droit entre mes cuisses et retourna s'introduire en moi avec son doigt. De l'autre main elle saisit ma verge devenue dure comme du bois pour la prendre en bouche, et je sentis sur mon gland une langue toute chaude en taquiner la collerette. Son doigt avait commencé un mouvement court mais intense de va-et-vient, et chaque fois qu'il arrivait sur mon point sensible, il me semblait qu'il se recourbait pour le masser. C'était de plus en plus agréable. De temps en temps je sentais les joues de ma compagne se creuser pour faire le vide et sa langue passer sur la pointe de mon gland.

Le doigt s'activait de plus en plus rapidement dans mon fondement. Une sensation de plaisir était en train de naître, sensation qui croissait crescendo. Ingrid dut le sentir car sa langue s'activa elle aussi de plus en plus vite autour de mon gland. D'un seul coup une vague monta de mes entrailles, une vague qui devint rapidement un tsunami de plaisir. Je fermai les yeux et poussai un râle involontaire, jouissant en plusieurs jets dans la bouche de mon amante qui aspirait et déglutissait tout ce que je déversais sur sa langue. Jamais je ne me serais douté qu'un massage de prostate pouvait être si jouissif !

Rapidement, et bien que la langue de ma compagne continuât à me masser le gland, ma verge perdit de sa dureté. Ingrid sortit son doigt de mon fondement et libéra mon sexe qui retomba, tout penaud, sur les coussins que faisaient mes testicules.

— Waouh ! s'exclama-t-elle en m'embrassant. Là, mon chéri s'est totalement vidé !

— C'était extraordinaire ! ne puis-je que lui répondre.

— Habituellement, ton éjaculation est assez copieuse, mais cette fois-ci… j'ai été surprise : j'ai cru que tu ne finirais jamais !

— C’est la première fois que je jouis de cette façon et par cet endroit. Ça m‘a mis sur les rotules ! Je t’aime, Ingrid…

— Moi aussi je t’aime, mon Adam. Tu n’as qu’à te reposer un moment. De toute manière, j’ai dit aux filles que nous descendrions vers les 20 heures pour dîner.

— Et toi, que vas-tu faire ?

— Je vais descendre à la boutique de l’hôtel pour faire quelques emplettes.

Au Centre de formation (2)

Je m'allongeai sur le côté, un bras passé sous ma nuque, et fermai les yeux en essayant de ralentir ma respiration qui s'était emballée. Cette séance m'avait pas mal éprouvé. Ingrid me couvrit avec le dessus de lit, et peu après je perdis la notion du temps et fondis dans les bras de Morphée.

⋆

Un baiser de ma chérie sur mes lèvres me ramena sur Terre. Ingrid se tenait devant moi, telle une reine de beauté. Elle était vêtue d'un chemisier en soie couleur saumon, fermé jusqu'au troisième bouton ; on apercevait la naissance du sillon de ses seins sur lequel venait mourir un collier de perles. Une jupe droite, moulante de couleur terre de Sienne, fendue derrière, découvrait légèrement ses genoux gainés de bas de soie couleur fumée. Elle portait des escarpins vernis noirs à hauts talons qui la rendaient plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Elle avait profité de son escapade pour s'arrêter dans un salon de coiffure afin de se faire faire une beauté ; comme si elle avait besoin de cela pour me plaire ! Ses cheveux ondulés tombaient sur ses épaules. Quelques mèches plus claires venaient strier çà et là leur couleur uniforme.

— Est-ce que je plais à mon commandant, comme cela ?

— Tu es sublime, mon amour. En quel honneur cette mise en beauté ? Tu veux draguer quelqu'un ?

— Oui : toi ! Je veux que tu sois fier de ta femme, que tu n'aies jamais à rougir à cause d'elle.

— C'est quoi, ces conneries ? Pour moi, tu es la plus belle femme de l'univers, et je n'en changerais pour nulle autre pour tout l'or du monde. Alors ne dis plus ce genre de bêtise. Viens là ! lui dis-je en lui tendant les bras. Viens me faire un bisou pour te faire pardonner.

— *Nein !* Coquin, je sais comment ça va finir… Et puis il est 19 h 15, et il faut que tu t'habilles.

— Je ne sais pas quoi me mettre ; je n'ai rien prévu pour une sortie de gala.

— Reste en tenue : ça te va très bien, et j'aime te voir comme ça. Et puis ça me flatte que l'on me voie à ton bras : je suis follement fière de toi, *Schatz !*

Nous arrivâmes bras dessus, bras dessous à la cafétéria. Ingrid, chaussée de ses escarpins à talons hauts, était presque aussi grande que moi. J'étais le seul en uniforme. Erwin se tenait au bar à côté de Renate ; les deux autres filles étaient assises sur les hauts tabourets, le dos appuyé au bar. Leurs jupes remontaient haut sur leurs jambes, les dévoilant jusqu'à mi-cuisses ; on voyait qu'elles ne portaient pas de bas.

Notre entrée fit sensation, tout particulièrement chez les hommes qui faisaient les yeux ronds en regardant Ingrid tandis que chez les femmes – qui à cette heure-ci ne s'attendaient pas à voir apparaître un commandant de bord en tenue – on pouvait deviner sur la commissure de leurs lèvres une sorte de déception car elles avaient compris qu'aux côtés d'Ingrid elles ne faisaient pas le poids, n'auraient aucune chance avec le « boss ». L'une d'elles, afin de rompre le silence, proposa de sortir en ville pour dîner dans un restaurant français. Renate répondit :

— Moi, je préfère manger ici. La cuisine est bonne, et le pianiste sait se servir de ses doigts. Je suis assez fatiguée, j'ai toute la route depuis Böblingen dans les pattes…

— C'est où, Böblingen ? demanda Katia, l'une de nos PNC.

— À côté de Stuttgart.

— En effet, ce n'est pas la porte à côté ! commenta Erwin. Et vous, Commandant, vous arrivez de Hambourg avec la cheffe ?

— Non : nous sommes arrivés hier au soir, répondit Ingrid. On a passé la nuit à Wiesbaden, à 12 kilomètres d'ici, chez des amis d'Adam.

— Nous n'avons qu'à rester ici, et ensuite celles qui se sentent en forme pourront descendre faire une virée au night du Sheraton, proposa Maria Helena, une autre PNC.

On passa dans la salle de restaurant de l'hôtel, car le soir la cafétéria de la compagnie était fermée. La cuisine était excellente et de style international. On prit notre temps. Arrivés à 20 h 30 précises, nous fûmes les derniers à sortir du restaurant. Le chef – un Français – nous avait gâtés. En entrée j'avais pris une queue de langouste sur son lit d'algues. Suivait un magret de canette du Périgord à l'orange accompagné de pommes duchesse bien dorées. Pour terminer, une tranche de roquefort du Larzac et une île flottante géante.

Ingrid, elle, n'avait pas une grosse faim ; elle surveillait sa ligne car elle s'approchait de l'âge ingrat où une femme, si elle ne prenait pas garde, avait vite fait de prendre un peu de ventre. Or, pour une cheffe de cabine qui recevait les passagers à bord, il était important d'avoir une taille approchant de celle d'un mannequin. Elle avait choisi un steak tartare que le chef était venu lui composer à table, plat qu'elle accompagna de feuilles d'épinards macérées dans de la crème de Modène. Elle passa sur le fromage mais termina, elle aussi, avec une île flottante.

Je réglai l'addition pour tous. Cela m'arrivait de temps en temps, deux ou trois fois dans l'année.

Sortis du restaurant, on se sépara. Les filles se dirigèrent vers la station de taxis tandis qu'Erwin et Renate prirent le même ascenseur que nous pour se rendre là où ils avaient décidé d'aller. Arrivés à notre étage, on échangea un *Gute Nacht – Bis Morgen* et Ingrid et moi nous dirigeâmes vers notre nid.

Après nos galipettes de la fin d'après-midi et le repas copieux, compte tenu que nous n'avions plus 20 ans mais le double, nous nous sommes couchés en nous promettant d'être sages. Enfin, les promesses n'engagent que ceux qui les croient, n'est-ce pas ? Bien entendu, je me couchai nu, comme toujours. Ingrid était allée faire sa toilette dans la salle de bain ; elle en sortit également nue, et c'est ainsi qu'elle vint se blottir contre moi dans le lit. Sa tête était venue se loger dans le creux de mon épaule et je sentis sa main frôler mon sexe. Cet attouchement délicat suffit à lui promettre des douceurs ; or, à ma bite, il ne faut jamais rien lui promettre car, comme toute bite d'ancien militaire, elle se met au garde-à-vous immédiatement.

— Eh bien dis donc… il ne faut même pas la regarder, celle-là, car elle réagit au quart de tour ! commenta Ingrid avec ironie.

— Je croyais que nous avions décidé de rester sages ce soir…

— Mais je suis sage, chéri ; j'ai juste voulu lui souhaiter une bonne nuit.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Ingrid repoussa la couette avec ses pieds, changea de position puis glissa le long de mon corps afin que sa tête soit à hauteur de l'objet convoité. En changeant de position, c'est son ventre et son pubis que j'avais à hauteur du visage : configuration parfaite pour un 69 sur le côté (position plus reposante et agréable que l'originale). La main de mon amante s'était saisie de ma verge ; sa main commença à se mouvoir de haut en bas. Je profitai de la position pour envoyer une main entre les cuisses d'Ingrid. Afin de me faciliter l'accès à ses parties intimes, elle leva la jambe gauche qu'elle reposa sur mon épaule.

Devant ma bouche se trouvaient ses grandes lèvres, gardiennes de la chambre aux trésors. J'allai les saluer de quelques coups de langue avant de l'envoyer en mission de prospection, plus loin, en haut de sa vulve pour souhaiter, moi aussi, une bonne nuit à « la sonnette d'amour », comme j'avais baptisé le clitoris de ma belle. Celui-ci m'avait senti arriver car il était sorti de sa gaine pour me souhaiter la bienvenue. Une odeur de vanille se dégageait de son intimité – c'était appétissant – et je sentis sur mon menton un liquide visqueux imprégner ma barbe que je portais en médaillon, à la mode « mercenaire ». Pourquoi « mercenaire » ? J'étais incapable de le dire ; je n'en connaissais même pas l'origine. Ma langue alla saluer « la sonnette d'amour » ; Ingrid eut une contraction qui ouvrit sa fontaine. Je sentis sur mes lèvres une vague de liqueur arriver, chaude, légèrement sucrée et salée, visqueuse, et au goût exquis de champignons frais cueillis.

J'approchai ma main et introduisis mon index dans son vagin ; ce doigt était attendu car, pour le recevoir, le fourreau intime de ma belle était baigné de cyprine. Après quelques va-et-vient, je sentis que le bassin de ma chérie se mouvait légèrement d'avant en arrière comme pour accompagner un coït. Je sortis mon doigt

auquel je joignis le majeur avant d'y retourner. Je la pénétrai jusqu'à toucher la protubérance située au fond du vagin : le col de l'utérus, ou cervix. Je sentis dans ses plis comme un petit anneau, certainement la porte que les spermatozoïdes veulent atteindre à tout prix lors de l'éjaculation.

Je reculai mes doigts de façon que seules deux phalanges restent à l'intérieur ; je les recourbai, et m'évertuai à masser la paroi vaginale à l'endroit où doit se trouver le fameux point G, appelé aussi par les spécialistes de l'aviation « bouton de post-combustion ». Chaque fois que mes doigts effleuraient un point précis sur la partie supérieure de son vagin, Ingrid poussait un léger gémissement et tout son corps était secoué par je ne sais quel diablotin qui la prenait pour un prunier. J'avais atteint ma cible : je poursuivis mon tendre assaut. Ma compagne continuait à me prodiguer son « bonne-nuit-bite maison » mais j'entendais son souffle s'accélérer, ponctué de gémissements venant de ses entrailles. Je ralentis un tant soit peu mes mouvements et privilégiai le clitoris qui se sentait un peu abandonné.

Ma chérie avait décidé que le moment de me faire jouir était venu. Elle avait arrêté de pomper et se consacrait uniquement au gland. Sa langue virevoltait sur la collerette, passait sur le frein, jusqu'au moment où, du fond de mes reins, je sentis que j'avais atteint le point de non-retour. Je devais accepter, et laisser mon subconscient décoller. Je passai le mur du son. Dans ma tête je ressentis le « bang » ainsi que les effets du transport interstellaire. Lorsque j'explosai dans sa bouche, je fermai les yeux et poussai le même cri que l'aigle qui fond sur sa proie du haut des cieux. Ingrid faisait le vide dans sa bouche, cherchant à me vider les bourses et buvant littéralement mon sperme qu'elle avalait aussitôt.

Quand la tension retomba après que ma compagne m'eut littéralement vidé, mes doigts reprirent leurs va-et-vient en massant la paroi supérieure du « canal des naissances ». J'accélérai mon pistonnage. Ingrid tremblait de tout son corps, faisant son point fixe en criant, et d'un seul coup elle lâcha les freins pour partir dans un décollage, comme propulsée par une catapulte de porte-avions. Dans l'intensité de son orgasme, elle se vidait sur mes doigts, et je reçus plusieurs jets de cyprine sur mon visage, totalement trempé. C'est à ce moment-là que d'une voix presque inaudible elle me supplia :

— Arrête, mon amour. Je n'en peux plus… Tu es en train de me tuer ! *Ich lieeeeebe Dich !*

Je retirai mes doigts de son vagin. Ma verge pendait inerte entre mes jambes. Ingrid était allongée, les yeux fermés, la tête toujours entre mes cuisses. Elle gisait là sans bouger, comme une poupée de cire. Son visage blafard avait pris une teinte cireuse. Un sentiment d'inquiétude m'envahit soudain car jamais au cours de ma vie je n'avais retrouvé ma partenaire dans cet état après une séance d'amour intensif. Je me redressai dans le lit, m'approchai d'elle, et posai mes lèvres sur les siennes. Aucune réaction. Je ne percevais même plus son souffle, et pourtant elle respirait. Ses seins se soulevaient discrètement. J'allai dans la salle de bain et

saisis une serviette que je mouillai et que je lui apportai afin de la poser sur son front. Une minute plus tard – je ne sais plus vraiment – elle ouvrit les yeux et me tendit ses bras. Je la levai pour l'allonger confortablement sur le lit et lui mis deux oreillers sous la nuque ; je ne savais plus quoi faire. Devais-je appeler un médecin ? Au moment de saisir le téléphone, je l'entendis me dire d'une voix de petite fille :

— C'est bon, ne t'inquiète pas, *Liebling*… c'est en train de passer.

Je m'assis à son chevet face à elle pour lui tamponner le front, les tempes et la poitrine. Sous l'effet de la fraîcheur de la serviette mouillée, la granulation de ses aréoles prit du volume et ses tétons me parurent plus longs et durs. Les couleurs revenaient sur son visage. Elle me tendit ses bras et me demanda :

— Viens, chéri. Viens dans mes bras, mon homme. Pardonne-moi de t'avoir effrayé : je n'ai jamais eu un orgasme aussi intense de ma vie, je n'ai jamais joui autant de fois d'affilée dans un si court laps de temps.

J'étais allongé à ses côtés, la tête sur sa poitrine. J'entendais battre son cœur fortement mais il me semblait qu'il avait retrouvé son rythme normal. Je ne sais plus combien de temps nous restâmes ainsi enlacés ; le sommeil commençait à prendre le pouvoir sur moi. Ce fut Ingrid qui me rappela à la réalité lorsqu'elle se leva pour aller dans la salle de bain. Je remarquai qu'elle marchait normalement : ce n'était qu'un malaise vagal dû à une excitation extrême. En soi, ce n'était pas très grave, mais c'était à surveiller. Elle sortit de la salle de bain avec un linge mouillé et se mit à me nettoyer le visage. Les poils de ma barbe et de ma moustache étaient collés les uns aux autres par la cyprine qui avait séché. Une fois terminé ce brin de toilette, elle revint au lit pour s'allonger sous la couette à mes côtés. Elle posa une cuisse sur la mienne, colla son bassin à ma hanche et passa un bras en travers de mon torse. Puis, la tête dans le creux de mon épaule, elle me fit un bisou et me dit comme si rien ne s'était passé :

— *Gute Nacht*, mon amour. Repose-toi car demain tu vas avoir droit au simulateur, et les instructeurs vont à coup sûr essayer de te tendre des peaux de bananes.

Je l'embrassai moi aussi et éteignis la lampe de chevet.

⋆

J'entendais les oiseaux chanter. Au loin, un coucou annonçait qu'il avait réussi à squatter un nid après avoir viré les œufs qui s'y trouvaient. Tous ces bruits de la nature arrivaient de plus en plus fort dans mes oreilles. J'ouvris les yeux et, par habitude, je regardai l'heure sur mon téléphone portable : il était six heures et demie. Lorsque je passai mon doigt sur l'écran, les chants d'oiseaux disparurent.

À mes côtés Ingrid dormait. Même en dormant, elle était d'une beauté effarante. Durant la nuit, elle avait changé de position : à présent elle me tournait le dos, tendant généreusement ses fesses dans ma direction. Je me rapprochai et me collai à elle en passant mon bras par-dessus sa poitrine. Je ne bougeai pas car je ne voulais surtout pas la réveiller. Je me mis rapidement à bander, mais bizarrement

ce matin-là je n'éprouvais pas le besoin de faire l'amour malgré le manche de pioche qui avait grandi au-dessus de mes bourses : rien que sentir la douce chaleur que dégageait son corps me suffisait.

Je ne saurais dire combien de temps je gardai cette position, immobile, raide comme un garde d'empire, jusqu'au moment où ma compagne bougea son bras, passa sa main entre ses cuisses derrière elle et se saisit de ma verge.

— Bonjour, toi ! me dit-elle en tournant la tête pour me tendre ses lèvres. J'aime ta façon de me dire bonjour, continua-t-elle en commençant à mouvoir sa main sur ma colonne de chair. Il a bien dormi, mon homme d'amour ?

— Bonjour mon cœur ! Comment te sens-tu ce matin ?

— Un peu lessivée… mais prête à recommencer, quand mon chéri le voudra.

— Ton chéri, justement, le voudrait bien, mais… regarde l'heure. Ce matin, il a beaucoup à faire.

— Tu as raison, *Liebling*, on aura le temps. Tu veux prendre un café avant de partir ? Dans le coin cuisine, j'ai vu qu'il y avait une machine à café. Hier j'ai acheté des dosettes.

— Merci ; excellente idée. Je file vite me passer le rasoir et prendre une douche, et j'arrive.

La douche me redonna de la vigueur comme si elle était le chargeur de mes batteries internes. Je ne mis pas longtemps pour terminer ma toilette, enfiler mon uniforme, et après avoir dégusté mon premier café de la journée et embrassé amoureusement celle que j'aimais, je regagnai la réception où m'attendait mon copilote, Erwin.

Lorsque nous arrivâmes dans la salle des simulateurs, nous étions les seuls stagiaires. La porte du module B738 était ouverte. Un ingénieur, le formateur et une PNC (Personnel Navigant Commercial, plus connu sous l'appellation générique d'hôtesse de l'air) étaient déjà à l'intérieur. Les écrans simulant le pare-brise et les baies latérales étaient allumés ; ils représentaient la zone de stationnement générale de l'aéroport de Francfort. On se serra la main à la ronde et le formateur prit la parole :

— Bonjour, Commandant. Bonjour, Capitaine. Le staff de mise à jour sur Boeing 737-800 vous souhaite la bienvenue sur le module Bravo 738. Que chacun prenne la place qui lui est propre à bord de l'aéronef qui lui est assigné.

Je posai ma casquette sur l'étagère, accrochai ma veste dans le coin penderie et allai prendre place sur le siège de gauche. Erwin fit de même, mais sur le fauteuil de droite. Pour nous, rien n'avait changé à ce niveau. Les sièges étaient les mêmes que sur le 737-400, quoique je trouvai que l'amplitude de déplacement avant/arrière était légèrement supérieure ; enfin, ce fut l'impression que j'eus. Une fois confortablement assis, je passai ma main sur le côté droit de l'assise pour appuyer sur le bouton qui réglait l'avancée du siège en fonction de la longueur de mes jambes : il était primordial pour le confort lors des manœuvres que je puisse actionner les palonniers sans effort.

Le formateur reprit la parole :

— Comme vous avez pu le constater, l'environnement du poste de conduite est identique au type d'appareil dont vous aviez le commandement auparavant, à part la largeur du cockpit où vous avez plus de place. Une cabine de repos a été prévue par le constructeur car cet appareil est conditionné pour les parcours grands/moyens courriers. Il est important que les officiers de conduite puissent se reposer. Il existe neuf modèles de 737 répartis sur trois générations. Les modèles originaux sont des 737-100 et 200. Les classiques sont le 737-300, le 737-400 et le 737-500. Enfin, la nouvelle génération concerne le 737-600, le 737-700, le 737-800 et le 737-900. Comme vous le savez sans aucun doute, le 737-800 est un appareil de nouvelle génération (737 NG) équipé de réacteurs CFM56-7B et d'un cockpit ultra-moderne entièrement numérique. Déjà plus de 1 200 appareils de cette génération ont été produits. Le pilotage a été totalement automatisé, mais pour les pilotes ayant l'habitude de conduite « semi-automatique » comme vous, Commandant Paradis, cette modalité de pilotage a été conservée. Donc à ce niveau, vous ne trouverez aucun changement. Vous ne serez pas dépaysé.

Il attendit une remarque de ma part, qui ne vint pas. Alors il poursuivit :

— Notre compagnie a mis en service son premier Boeing 737 en 1967, et depuis, malgré la diversité de ses appareils sillonnant les espaces aériens mondiaux, Lufthansa est resté fidèle à la marque Boeing. Cet appareil a une longueur de 39,5 mètres, donc 60 centimètres de plus que le 400 – ce qui n'est pas énorme – mais il est plus large : donc on comprendra que la modification structurelle se situe surtout dans sa largeur. Par contre on notera que son envergure est supérieure de 6,90 mètres à celle du 400 qui, comme vous le savez, mesure 28,90 mètres. Vous noterez également que vous avez un poste de pilotage plus haut que celui du 400, le 800 NG étant plus haut de 1,20 mètre. Cette augmentation de hauteur de l'appareil est répartie entre la partie pax (passagers) et la partie cargo (fret). Ces infos sont données uniquement à titre informatif; elles ne changent en rien les procédures flight/take-off/landing. Par contre, les informations que je vais vous délivrer à présent ont une grande incidence sur le FTL. En effet, si sur le 734 vous aviez un poids maximum au décollage de 63 tonnes, sur le 738 vous avez 75 tonnes, ce qui vous fait une différence de 12 tonnes. Vous noterez que le carburant emporté est augmenté de 17 360 litres, car si avec 23 170 litres de kérosène vous faisiez le plein avec le 734, avec le 738 NG vous chargez 40 530 litres, soit 17 360 litres de plus, donc 12 tonnes. Voilà d'où viennent ces 12 tonnes de plus que vous aurez à gérer au décollage.

Nouvelle interruption du formateur avant de poursuivre :

— Au niveau des *pax*, en version *charter* votre capacité maximale sera de 43 *pax* supplémentaires tandis qu'en version *line* ce sera seulement 10 *pax* en plus. Mais n'oubliez pas que vous devez, comme pour le 734, tenir compte du coefficient 20 par *pax* : à ce niveau, rien n'a changé. La nouveauté réside dans la motorisation. Le 738 a hérité de deux turboréacteurs CFM56-7 qui sont moins polluants que les

CFM56-3B-2 ou les derniers Pratt & Whitney. Ils sont moins gourmands, mais ils sont plus rapides. Le 400 avait une vitesse de croisière maxi de Mach 0,74 alors que le 800 frise Mach 0,785. La vitesse maximale autorisée par le fabricant est Mach 0,82, soit 1 004 km/h au lieu des 913 autorisés sur le 400.

Il nous regarda et s'enquit :

— Avez-vous des questions ? De toute manière vous trouverez tous les détails dans votre trolley (mallette sur roulettes que tout commandant de bord a dans son appareil, qui lui permet de consulter toutes sortes d'informations au sujet des spécificités de l'aéronef sur lequel il est le seul maître à bord après Dieu). À présent on va vous donner un devoir d'école. Commandant, vous allez me programmer en semi-auto un vol d'ici EDDF pour Lübeck EDHL. Je vous laisse faire. Quant à vous, Cap'tain, vous faites la même chose car le temps venu vous recevrez votre quatrième ficelle et un commandement, alors nous anticipons. Vous tenez compte que vous transportez 150 passagers et que vous volez en mode économique. À vous de jouer !

Je passai les mains sous mon siège et sortis l'ordinateur portable relié directement au serveur de l'avion. Il était placé sur une sorte de tiroir monté sur rails. Arrivé en bout de course, on le montait à hauteur des genoux afin de pouvoir travailler plus confortablement. La cheffe de cabine s'approcha de nous pour demander :

— Désirez-vous un café, Commandant ?

— Oui, volontiers. Merci.

— Et vous, Cap'tain ?

— Pareil pour moi. Merci ! répondit Erwin.

L'ordinateur allumé, je me connectai au *WorldFlightRoute* de l'IATA qui fournissait un programme informatique permettant aux pilotes de calculer leur plan de vol, ce qui n'est qu'un plan d'itinéraire passant par des points obligatoires assujettis à l'altitude d'exploitation.

Rapidement, le calculateur informatique me donna la route à suivre obligatoirement : EDDF SID, TOBAK, Z10, GISEM, N850, ROBEG, L980, SAS, P605, NOLGO, FIX5, STAR EDHL, soit 50 minutes de vol à une altitude donnée pour une consommation de 1,6 tonne de pétrole. La distance à parcourir était de 247 milles nautiques à l'altitude de 11 000 pieds à une vitesse moyenne de 850 km/h. Je confirmai mon acceptation. Erwin me passa une feuille sur laquelle il avait tracé son itinéraire ; il concordait à 100% avec le mien. Nous allions donc passer en phase de pré-décollage.

— Tu es prêt ?

— *Roger !* me répondit Erwin.

— Tu te prépares pour programmation semi-auto Nav.

— OK.

Je syntonisai la fréquence de la tour de Francfort et appelai :

— Delta Alpha Lima Hotel Fox pour Frankfurter tower ; bonjour Monsieur.

— Frankfurt tower pour Hotel Fox, bonjour.

— Hotel Fox sur le parking général Alpha Charlie avec Papa Delta Victor déposé pour vol India Fox Romeo *to* Echo Delta Hotel Lima.

— Hotel Fox, votre Papa Delta Victor : altitude 5 000 pieds / *take-off* piste 030 par accès Sierra, X-ray, Bravo / transpondeur 2987 / altimètre 29.92. Rappelez pour repoussage.

— Frankfurt tower de Hotel Fox, collationne : altitude 5 000 pieds / *take-off* piste 030 par accès Sierra, X-ray, Bravo / transpondeur 2987 / altimètre 29.92. Rappelons pour repoussage. *Over*

Je poussai le sélecteur *intercom* placé sur le bec droit de la « bête à cornes » en position « cockpit » et appelai :

— Prêt pour check-list primaire, Erwin ?

— Prêt.

— *OK. Generator.*

— *On.*

— *APU generator.*

— *On.*

— *Panel.*

— *On.*

— *Anti ice wing L.*

— *On.*

— *Anti ice wing R.*

— *On.*

— *Landing light.*

— *On.*

— *Hydro pump.*

— *On.*

— *Throttle.*

— *10%.*

— *Ignit L.*

— *Start.*

— *Programmation autopilot.*

— *Ready.*

— *Alt 5000.*

— *5000 Alt.*

— *AVS 1300.*

— *1300 AVS.*

— *Run altim.*

— *Green OK.*

— *Heading 330.*

— *330 HDG.*

— *Run HDG.*

— *IAS 250.*

— *250 speed.*
— *FD on.*
— *On FD.*
— *Course 340.*
— *340 course.*
— *Oïl temp.*
— *Temp oil 85 °C.*
— *Ignit R.*
— *Start.*
— *Engine pressure L.*
— *N1 10%.*
— *Engine pressure R.*
— *N1 10%.*
— *Taxi.*
— *On.*
— *Selector L.*
— *Flight.*
— *Selector R.*
— *Flight.*
— *Logo.*
— *On.*
— *Strobe.*
— *On.*
— *Anticollision.*
— *On.*
— *No smoking.*
— *On.*
— *Fasten belts.*
— *On.*
— *Gear.*
— *Out and closed.*
— *Flaps.*
— *5.*
— *Checklist closure.*

Après avoir coché les cases sur le formulaire *check-list*, j'y apposai ma signature et passai les feuillets à Erwin pour qu'il les signe et les place dans le *trolley*.

Nous étions parés pour le roulage. La cheffe de cabine nous apporta du café. Je la remerciai de mon plus beau sourire, auquel elle répondit par un masque de cire impassible. La quarantaine ; elle devait refuser d'accepter les quelques rides qui commençaient à apparaître aux commissures de ses lèvres. Sur sa poitrine, une plaque d'identité métallique bleu marine sur laquelle s'inscrivait en lettres d'or

son prénom : Veronika. À mon retour, il faudrait que je demande à Ingrid si elle la connaissait.

Le moment était arrivé de nous positionner sur la piste 030 pour décoller.

Je demandai à Erwin de s'occuper des communications radio tandis que je m'occuperais du décollage. On reçut le feu vert pour le repoussage. Un repousseur (tracteur pourvu d'une perche à sa proue) avança jusqu'à nous et saisit notre béquille directionnelle dans sa fourchette ; son conducteur nous fit signe de la main avec le poing fermé. On le voyait nettement à travers le pare-brise : la netteté des images était époustouflante ! La simulation était d'un tel niveau de réalisme que lorsque le repousseur nous avait accrochés, la cabine avait répercuté la secousse.

Je desserrai les freins de parking et levai ma main avec le pouce en l'air ; je sentis alors la cabine vibrer. Sur la piste, tout le décor (chariots à bagages, autres avions, personnel de piste…) paraissait s'éloigner. La sensation de reculer était réelle. Une fois dégagés de notre place de parking, je poussai simultanément les deux manettes de quelques millimètres. L'augmentation du régime des réacteurs se fit entendre, et quelques secondes plus tard j'eus l'impression d'avancer.

— N1 à 12%, commandai-je à mon copilote.

Sans un mot, réagissant au quart de tour, il poussa les manettes légèrement en avant. Sur l'écran des moteurs, les deux diagrammes circulaires bougèrent et s'arrêtèrent au moment où l'aguille de l'indicateur de poussée atteignit le 12. L'avion prenait de la vitesse. Afin de ne pas dépasser les trois nœuds réglementaires en roulage, je commandai :

— N1 à 11%.

Erwin réagit en conséquence. Au sol, une pancarte jaune indiquait la lettre S comme Sierra. À l'aide du petit volant situé sur la console à ma gauche je positionnai l'appareil sur la ligne jaune médiane et on continua ainsi, utilisant les bretelles X pour X-ray et B pour Bravo jusqu'à atteindre la piste 030 indiquée en lettres blanches sur un panneau peint en rouge. Je m'arrêtai sur la ligne qui signalait l'entrée sur la piste. Sans que je dise un seul mot, j'entendis dans mon casque mon copilote demander l'autorisation de pénétrer sur la piste. L'autorisation reçue, je poussai légèrement les manettes des gaz, et lorsque je sentis l'appareil avancer je les reculai à la position où elles étaient précédemment. L'appareil avança jusqu'à la zone zébra.

— Cap ? demandai-je.

— 030 initial.

— Maintien altitude ?

— Enclenché, me répondait Erwin.

— *Heading ?*

— Enclenché.

— Vario ?

— Sur 100.

— Demande autorisation décollage.

Quelques secondes plus tard, la tour nous autorisait le *take-off* en IFR à destination du nord de l'Allemagne, pour la ville franche hanséatique de Lübeck. Je poussai les manettes des gaz sur 50% tout en surveillant les cadrans des moteurs. Lorsque les deux indicateurs se stabilisèrent, je poussai les manettes à fond et desserrai les freins. Les turboréacteurs se mirent à siffler en montant de plus en plus en régime. L'appareil roulait en prenant de la vitesse. On ressentait sous nos sièges les vibrations des roues passant les joints des plaques de béton qui recouvraient la piste, ce qui nous donnait l'impression de nous trouver dans un train, tellement le staccato des roues était régulier : tacata... tacata... tacata. Mon regard ne quittait pas la piste. De sa voix professionnelle, Erwin égrenait :

— *120... 140... V1... 160. V2. Rotation.*

Lorsque je tirai à moi la « bête à cornes », je sentis mon siège partir légèrement en arrière, tout comme dans un vol réel. Par ma vitre latérale gauche je voyais le sol s'enfoncer. Un coup d'œil sur le vario me rassura : on grimpait à 1 300 pieds/minute.

— *Gear.*

— *Landing gear retracted and locked.*

En effet, j'entendis un chuintement hydraulique suivi d'un claquement. Sur le tableau de bord, au-dessus du levier de commande de manœuvre du train d'atterrissage, les trois lampes vertes avaient viré au rouge.

— *Flaps zero.*

— *Flaps retracted.*

— *AP.*

— *Alfa Papa engaged.*

— *IAS.*

— *IAS engaged.*

— Procédure décollage terminée ? demandai-je.

— Affirmatif. Je confirme procédure décollage terminée. R.A.S.

L'avion cabré à 30°, le variomètre attestait qu'il tenait ses 1 300 pieds/minute. Le badin indiquait 250 nœuds, la vitesse maximale autorisée en dessous de 10 000 pieds.

— Tu prends la veille, Erwin.

— *Roger.*

— C'est ton avion.

— C'est mon avion.

Cette façon de passer les consignes paraît quelques peu désuète, mais il ne faut surtout pas oublier que chaque mot échangé, chaque bruit dans le poste de pilotage est enregistré dans la boîte noire (qui en réalité n'est pas noire mais orange). Le décollage s'était passé sans problème. Grâce à la puissance des moteurs, supérieure aux CFM56-3B-2 qui équipent les 737-400, il ne me fallut pas plus de longueur de piste pour l'arracher à l'attraction terrestre bien que la simulation avait été réglée à charge maximale.

En arrivant au-dessus de Hambourg, je reçus l'autorisation de descendre au niveau 050, c'est-à-dire 5 000 pieds.

Une dizaine de milles avant la balise VOR de Lübeck, le vacarme d'un klaxon tonitruant envahit la cabine : sur la planche de bord, la lumière rouge de l'alarme incendie sur le réacteur droit clignotait à toute vitesse. La pression N1 droit s'était soudainement emballée, et la température avait atteint la ligne rouge. Par la baie droite de la cabine on apercevait une épaisse fumée noire s'échapper du réacteur. Je commandai :

— Coupure urgence réacteur droit.

Erwin descendit à zéro la manette des gaz et coupa l'admission de kérosène. Des flammes rouges, presque marron, sortaient de la tuyère.

— Envoyez l'extincteur moteur droit.

— Extincteur moteur droit engagé.

— Moteur gauche, 50% de N1.

— N1 gauche 50%.

Je changeai de position le sélecteur intercom et appelai :

— Cheffe cabine, dans le cockpit. Maintenant !

Derrière moi, la porte de la cabine émit un gong signalant son déverrouillage électronique ; la cheffe de cabine apparut sur ma droite.

— Je vais parler aux passager, annonçai-je. Vous gérez en fonction en cas de panique. Vous tranquillisez les *pax* en les informant que l'on est en phase d'approche et qu'il n'y a aucun danger.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Commandant ?

— Nous avons le moteur droit qui a dû se gober des volatiles et a pris feu. L'incendie est circonscrit et nous allons atterrir sur un moteur d'ici un quart d'heure. Mise en place sécurité passagers Échelon 5 pour atterrissage d'urgence. Vous savez faire. Bon courage !

— À vos ordres, Commandant.

Dès sa sortie du cockpit, j'entendis la voix commerciale, calme et posée de la cheffe de cabine annoncer :

— Mesdames et Messieurs, le commandant Paradis va s'adresser à vous dans quelques instants. Nous avons une anomalie sur un moteur, qui a été résolue. Nous vous demandons de redresser vos sièges et de garder vos ceintures bouclées, d'enlever vos lunettes et de ne plus bouger de vos places. Tout l'équipage du *Stadt Stuttgart* vous remercie pour votre collaboration.

Aussitôt après j'annonçai dans mon micro :

— Mesdames et Messieurs, c'est le commandant qui vous parle. Certains d'entre vous ont certainement aperçu une fumée noire sortir de dessous l'aile droite de l'appareil. Je vous demande de rester calmes et de suivre à la lettre les consignes du personnel de bord. Il n'y a rien de grave : juste quelques volatiles qui n'ont pas voulu attendre d'être au sol pour se faire rôtir. D'ici un quart d'heure nous serons à

Lübeck et vous aurez de quoi raconter à vos familles. N'oubliez pas que vous volez avec la reine des airs : la Lufthansa. Merci de votre attention.

Je m'adressai ensuite au copilote :

— Rapport !

— Augmenté le régime du moteur gauche à 50% du N1, réglé le compensateur Lima. Vol rectiligne. Altitude 5 000. Nous approchons de la VOR de Lübeck.

— Merci. Connectez-moi à la tour de Lübeck.

— La fréquence est syntonisée ; c'est quand vous voudrez, Commandant.

Je réglai le sélecteur sur la position « radio » et appelai :

— Lübeck tower pour Delta Alpha Lima Hotel Fox en approche. *Mayday, Mayday, Mayday.*

— Delta Alpha Lima Hotel Fox de Lübeck tower, on vous a sur le radar.

— Lübeck tower : incendie maîtrisé sur moteur droit. Moteur droit arrêté et isolé. Arrivons sur un seul moteur. De Delta Alpha Lima Hotel Fox.

— Delta Alpha Lima Hotel Fox, descendez niveau 035 en approche directe ILS sur 030, de Lübeck tower.

— *Roger,* Lübeck, de Delta Alpha Lima Hotel Fox. Terminé.

La petite lumière indiquant que l'ILS était capté s'alluma sur l'écran multifonctions principal. Il se trouvait tout en haut à gauche. Donc de ce côté tout allait bien.

— *Autopilot* sur AP.

— *AP Green*, Commandant.

L'appareil se laissait guider en direction comme en altitude jusqu'au moment où… mais n'anticipons pas. Ne pas confondre vitesse et précipitation. Dans le transport aérien, c'est mortel.

— Impact ILS en position, Commandant.

— Altitude ?

— 3 500 pieds.

— Approche automatique enclenchée.

— Temp. du moteur droit ?

— 10° Celsius, Commandant.

— Merci. Tenez-vous prêt pour le toucher.

— Je suis prêt, Commandant.

— IAS deux, un, zéro.

— Deux, un, zéro pour l'IAS.

L'appareil ralentit : de 250 nœuds il passa à 210. J'actionnai brièvement le bouton commandant les spoilers et vis sur le badin les chiffres défiler à toute vitesse. J'appuyai sur la commande fermant les aérofreins ; la vitesse se stabilisa et l'assiette également.

— Altitude 3,5, double zéro. En finale, Commandant.

— *Roger.*

— IAS stable à deux, un, zéro, Commandant.

— *Roger.*

— L'ILS a pris la main ; nous commençons à descendre à mille pieds/minute au variomètre, Commandant.

— *Roger.*

J'augmentai le zoom de l'écran radar et surveillai la progression de l'appareil. Dans mon casque radio j'entendais Erwin confirmer notre prochaine arrivée à Lübeck Control. On nous affecta la piste 30 en urgence absolue.

Au loin à l'horizon, droit devant moi j'apercevais une minuscule lumière rouge. Si je ne me trompais pas, ce devait être le PAPI de la 30. Je laissai l'appareil se faire guider par l'ILS ; je n'étais là que pour surveiller et apporter des corrections si le besoin s'en faisait sentir.

Les lumières bicolores du PAPI se laissaient bien voir à présent. Le badin accusait 210 nœuds.

— IAS un, six, zéro.

— Un six zéro.

Je fixais les chiffres du vario ; ils descendirent pour s'arrêter à 1 000 pieds/minute. Tout me paraissait normal. L'altimètre guidé par l'ordinateur de bord venait d'atteindre 2 500 pieds. Le PAPI m'envoyait deux rouges et deux jaunes, m'annonçant ainsi que j'étais sur le bon angle de descente.

— IAS 1, 2, 0.

— 1, 2, 0.

— *Gear out.*

— Train sorti et verrouillé, Commandant.

— *Flaps* sur 3.

— *Flaps* sur 3, Commandant.

J'étais à présent en alerte car je me préparais à atterrir sans savoir comment allait se comporter cet appareil, surtout avec un seul souffleur. Devant moi la piste approchait trop rapidement à mon goût. Je décidai en urgence :

— *Autopilot out.*

— *Autopilot disengaged.*

Je posai ma main sur la manette des gaz pour les réduire un tant soit peu ; il me fallait les surveiller pour éviter – surtout à ce niveau-là – de nous retrouver en décrochage.

— *Flaps 10.*

— *Flaps* maximum, Commandant.

L'avion se trouvait à 90 mètres au-dessus de la piste. À 50 mètres je tirai à moi la « bête à cornes » et effectuai un parfait arrondi. Je relevai un peu le nez tout en descendant la valeur de N1. Le badin accusait encore 100 nœuds. J'apercevais devant moi le zébra indiquant le début de piste, puis ce fut une légère secousse : mes roues avaient touché le sol.

— *Reverse.*

— *Reverse engaged.*

Le bruit du réacteur changea du tout au tout. Le ronronnement auquel on s'était habitués durant la croisière avait laissé place à un sifflement. J'avais posé l'appareil sur la piste, mais… il avait tendance à virer sur la droite ! Je compensai en me servant du palonnier gauche pour le remettre en droite ligne.

— 9,0, Commandant… 8,0, Commandant.

— *Reverse disengaged*, ordonnai-je.

— *Reverse out.*

— N1 zéro.

— Zéro pour N1.

— *Landing brakes full engaged.*

— *Landing brakes full engaged.*

J'apercevais sur les deux côtés de la piste des camions de pompiers nous escorter ainsi que des ambulances frappées de la croix de Malte. Le badin descendait normalement. Devant moi, encore la moitié de la longueur de piste. L'avion s'arrêta et tous les écrans devinrent noirs ; l'ingénieur venait de les éteindre. La mission était terminée. L'heure de vérité avait sonné.

Le formateur s'approcha de nous et demanda :

— Vos impressions, Commandant ?

— Très bonnes ; il faut uniquement s'habituer au Papa Victor Delta (Poids Vitesse Distance). Je pense que si on met en place les paramètres les plus hauts, on limitera les risques de nous retrouver trop courts.

— Comment croyez-vous que vous étiez pour le premier vol en simulation : court, normal ou long ?

— J'ai l'impression que j'étais dans la normale.

— Vous avez bien géré et maîtrisé l'incendie du moteur droit.

— Une seule inconnue pour moi : je ne savais pas du tout comment l'appareil allait réagir.

— On va regarder votre arrivée vue de la tour.

L'ingénieur diffusa la vidéo de mon arrivée sur le grand écran courbé du pare-brise. On voyait le Boeing arriver avec un taux de descente légèrement supérieur à celui indiqué dans le manuel. Puis on vit la piste approcher, l'arrondi, et le train principal sous les ailes toucher juste la fin du marquage zébra. La vidéo se coupa et l'instructeur commenta :

— Je suis incapable de porter un jugement sur l'atterrissage, car soit il est dû à la dextérité, le feeling et l'expérience du pilote, ou alors le facteur chance s'est inclus dans l'affaire. En attendant, l'atterrissage a été parfait et réalisé lors d'un premier vol, surtout si l'on tient compte du stress occasionné par le lâchage du moteur droit. C'est rare, mais on le voit, pas impossible. Je ne doute pas un seul instant qu'au prochain vol vous entendrez les applaudissements des passagers pour votre *kiss landing* ; je dirais même que vous auriez dû l'entendre ! Il va falloir qu'on l'enregistre dans la procédure. Félicitations, Commandant. On se revoit après-demain matin pour le briefing d'un vol où vous serez avantagé puisque vous

connaissez la ligne comme votre poche. Il s'agit d'un vol réel pour la Condor avec votre crew : Frankfurt-Fuerteventura, avec 162 *pax* à bord. Et retour avec 145 *pax* direct pour Frankfort le surlendemain soir. Vous décollerez à 11:30 Zoulou.

— C'est noté ! Quel est le programme pour demain, Monsieur ?

— Demain, je vous conseille d'aller voir ces dames du PNC pour leur formation « crash et évacuation » ; je suis certain que votre équipage sera rassuré de vous voir présent. Dites-leur de se préparer pour jeudi.

— Excellente idée. Merci.

On serra la main à tout le monde. La cheffe de cabine avait la main glacée, molle comme un mollusque. À part les huîtres, les escargots et les moules, je n'aime pas les mollusques !

Durant le trajet du retour, Erwin semblait tout guilleret.

— On a géré comme des chefs, « patron » !

— Quand on est bien secondé, pas de problème ; tout est plus facile. Je sens que dans moins de six mois tu vas attraper ta quatrième ficelle.

— Merci, Commandant ! Pour un cadeau, c'est vraiment un cadeau de nous envoyer sur Fuerteventura pour l'examen final. J'espère que cette fois-ci on sera tout l'équipage avec vous logés à l'hôtel Barcelo Playa.

— Ne te fais pas trop d'illusions : on va arriver vers les 17 heures, et nous repartirons à la relève d'un autre équipage quarante-huit heures plus tard. Par contre, si on veut fainéanter dans sa chambre et se rafraîchir dans la piscine, alors ce ne sera pas désagréable ; encore faut-il que la compagnie soit bonne…

— Pour vous, c'est réglé, Commandant : vous aurez la « cheffe ».

— Et toi avec Renate… vous en êtes où ?

— Ça y est, on est ensemble, Renate et moi. À notre retour de formation elle va emménager chez moi. J'espère que ça ne causera pas de problèmes à bord.

— Du moment que votre relation n'empiète pas sur la discipline et le bon déroulement du travail à bord, il n'y a aucune raison. Ce soir je vais appeler la femme de mon pote, la DRH des PN, et je vais lui dire de mettre Renate avec toi dans le même bungalow : ça fera des économies pour la *Geselschaft*.

— Vous pensez bien qu'elle sera d'accord !

— Bien entendu ; elle va sauter au plafond quand je lui apprendrai la nouvelle ce soir.

Aussitôt arrivés dans notre suite, j'appelai le service du personnel navigant. Je tombai sur la secrétaire d'Helena. Bien entendu, je m'adressai à elle en allemand :

— *Hallo !* Bonjour Madame. Ici le commandant Paradis.

— …

— Oui, Adam Paradis. Soyez gentille, passez-moi Helena s'il vous plaît.

Au bout de deux secondes la DRH répondit :

— *Hallo Adam, Guten Tag*. Quoi de neuf ?

— J'ai fait aujourd'hui mon premier Sim, et après-demain…

— *Ja !* J'en ai entendu parler ici dans l'*Abteilung* (département). Mes félicitations… Et Ingrid, ça va vous deux ?

— Comme des jeunes mariés.

— J'en suis vraiment heureuse. C'est une personne très bien, et vous allez vraiment bien ensemble. Que désirais-tu ?

— Je viens d'apprendre que pour l'examen final on a un plan de vol sur GCFV avec retour samedi en début d'après-midi en relève. Te serait-il possible de mettre tout la *crew* au Barcelo Beach Playa, à Caleta de Fuste ?

— Pas de problème, je leur téléphone. Autre chose ?

— Oui, s'il te plaît : tu mets Renate Müller avec le copilote, si tu peux.

— Ah bon ?… Eux aussi se sont mis en couple ?

— Oui, depuis deux jours.

— J'espère que ça ne causera aucun problème social à bord entre vous.

— Je gère !

— Je te fais confiance.

— Okay, je dirai à ma chérie de régler les détails avec toi ce soir ; à savoir que l'on sera de retour des Canaries samedi soir.

— Oui. En plus, ça me fera plaisir de bavarder avec elle. Allez, Adam, je te laisse car je dois téléphoner au Barcelo. *Schuss !*

Retour aux sources

Jeudi 10:00, à bord du Boeing 737-800 *Stadt Hildesheim* de la Compagnie Condor immatriculé D-ACSV (Delta Alpha Charlie Sierra Victor), vol 687.

Tout l'équipage est à bord. L'examinateur est arrivé en même temps. Il voyagera sur le strapontin en cabine de pilotage. Comme le 737-800 est un moyen-courrier, un troisième pilote n'était pas prévu ; il n'y avait donc pas de siège supplémentaire.

Erwin, accompagné de l'ingénieur aéro, avait fait la visite prévol au sol, enlevé tous les drapeaux sur les sondes, signé la décharge, vérifié l'entrée des réacteurs pour voir si rien ne viendrait gêner les ailettes des turbines. Il avait vérifié l'intrados des ailes en passant sa main afin de s'assurer qu'aucune fuite n'était présente au niveau des réservoirs, vérifié les trains d'atterrissage puis, pour terminer, il avait minutieusement inspecté les sondes Pitot. Une fois la visite terminée, l'ingénieur s'engouffra dans son véhicule et alla rejoindre un autre appareil qui nécessitait sa présence.

À la porte de l'appareil se tenaient Ingrid et Renate qui accueillaient les passagers, tous des vacanciers allant se faire bronzer sur les plages de Fuerteventura pendant deux semaines. Inlassablement, elles se relayaient pour réciter à chacun la phrase de bienvenue à bord avec un sourire *made in Hollywood* et les faire accompagner par une PNC à la place qui leur était attribuée.

Elles étaient craquantes toutes les deux, cheveux coiffés en banane fixés savamment derrière la nuque, foulard de soie jaune aux couleurs de compagnie Condor autour du cou, et veste bleu marine. Ingrid portait deux galons argent sur ses poignets qui indiquaient son grade au sein de l'équipage.

— Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Bienvenue à bord du *Stadt Hildesheim*. Puis-je voir vos cartes d'embarquement s'il vous plaît ? Merci. Eva va vous conduire à vos places.

Le chef d'escale, revêtu de son gilet orange fluo, était dans la cabine pour me faire signer divers manifestes : pétrole (Erwin avait fait remplir les trois réservoirs, soit 38 000 litres en tout), *catering* et autres pièces administratives qui, au final, ne serviront que pour alimenter les bases de données statistiques.

Le poids du fret ainsi que celui des passagers étaient très importants pour mes données à faire ingurgiter par l'ordinateur de bord, car c'est en fonction de cela que l'algorithme me donnerait la vitesse au décollage de V1 et de rotation.

L'auteur à l'époque de sa carrière de pilote de ligne

Toutes les personnes étrangères à l'équipage avaient quitté le bord ; tous les passagers étaient à leur place. Un léger brouhaha venant de l'espace passagers couvrait la musique d'ambiance que diffusaient les haut-parleurs encastrés dans le plafonnier situé au-dessus de chaque siège. Je venais de terminer de rentrer toutes mes données sur le clavier de l'ordinateur portable connecté directement au système de navigation, puis je le passai à Erwin afin qu'il le range dans sa housse. C'est alors que je sentis une main fraîche se poser sur ma nuque : Ingrid était là. Elle me parla à voix haute afin d'être enregistrée par la boîte noire :

— Tout est paré au niveau cabine, Commandant. La rampe d'embarquement est désolidarisée, et la porte d'accès fermée et verrouillée.

— Merci. Vous pouvez continuer la procédure et sécuriser la porte d'accès du poste de conduite.

Ingrid se pencha vers moi pour déposer un rapide baiser sur ma bouche puis elle sortit du cockpit en verrouillant la porte.

Nous étions sur la fréquence de la tour de contrôle. J'annonçai par radio que nous étions prêts au départ ; on me donna l'altitude première à atteindre après décollage, la pression atmosphérique, et le code que nous devions afficher sur le transpondeur ; enfin, toutes les informations d'usage. Ensuite nous démarrâmes les moteurs gauche puis droit. Un sifflement se fit entendre dans la cabine et un nuage de fumée plutôt noire que bleue sortit des tuyères durant quelques secondes. Une

odeur de pétrole envahit la cabine ; nous fermâmes chacun de notre côté la vitre latérale.

— Moteurs 1 et 2 à 5% de N1 synchronisés, Commandant.

— C'est bon. Demandez le repoussage.

Une minute plus tard le tracteur/repousseur engageait sa fourchette sur notre train avant. Erwin libéra le frein de parking et nous commençâmes à reculer jusqu'à nous trouver dans une zone qui nous permettrait de manœuvrer par nos propres moyens. Pendant ce temps-là nous passions en revue la check-list avant décollage. Tout était en ordre. On pouvait demander les instructions pour le roulage jusqu'à la piste de décollage qui nous était affectée, la 18.

On dût attendre quelques minutes car l'aéroport se trouvait accaparé par des avions de l'US Air Force de la base voisine en train de décoller ou d'atterrir ; la base US était attenante à l'aéroport international de Francfort, et leurs appareils avaient priorité sur les avions civils. Enfin la tour nous donna le feu vert en nous énumérant les lettres qui définissaient les différentes voies que nous devions emprunter pour rejoindre la piste d'envol. Soudain, dans le haut-parleur général du cockpit, la voix mélodieuse et commerciale de la cheffe de cabine se fit entendre :

— Mesdames et Messieurs, le commandant Paradis et tout son équipage sont heureux de vous accueillir à bord du *Stadt Hildesheim* pour un vol en direction de Fuerteventura. Cet appareil est un Boeing 737-800 Nouvelle Génération qui vous emmènera à la vitesse de croisière de 875 km/heure à votre destination. Nous volerons à une altitude de 32 000 pieds afin de vous assurer le vol le plus confortable qui soit. La météo est splendide. Les démonstrations de sécurité vont vous être présentées sur l'écran situé en face de vous sur le dos du siège qui vous précède, et par Abi, votre hôtesse, dans la travée centrale. Nous vous demandons un instant votre attention. Merci. Chaque fois que ce signal sera allumé, vous serez priés d'attacher votre ceinture et de la garder bouclée lorsque vous êtes assis. En cas de dépressurisation de la cabine, un masque à oxygène tombera devant vous automatiquement. Vous devrez le placer sur votre visage et tirer sur le lacet pour libérer l'oxygène. Les gilets de sauvetage sont placés sous vos sièges, etc.

Nous roulions à la vitesse maximale autorisée dans les installations aéroportuaires. L'appareil se comportait exactement comme sur le simulateur. Derrière moi, assis sur son strapontin se trouvait l'instructeur/examinateur, un pilote avec de nombreuses heures de vol. Lui aussi était en tenue ; il portait sur ses pattes d'épaules les mêmes galons que moi. La seule différence résidait dans l'insigne de poitrine qui arborait un pourtour brodé de fils dorés. Il tenait un livre ainsi qu'un classeur sur lequel il griffonnait de temps en temps quelques annotations. Sur sa tête, lui aussi portait un combiné casque-micro-écouteurs afin de pouvoir communiquer avec nous. C'était la même personne que nous avions eue lors de la simulation. Je ne le connaissais pas plus que ça.

Nous étions en bord de piste, sur la zone zébra, prêts à décoller aussitôt que la tour nous donnerait l'autorisation pour le *take-off*.

— La tour pour Charlie Sierra Victor. Altimètre 29.92. Autorisation de décollage IFR pour Golf Charlie Sierra Victor. Montez au 050. Bon vol.

— La tour, nous confirmons autorisés de décollage IFR à destination de GCFV, altimètre 29.92 et monter au niveau 050. De Charlie Sierra Victor.

Erwin afficha sur l'écran multifonctions la pression atmosphérique et le cap de la piste, soit un, huit, zéro.

J'appelai la cheffe de cabine par l'intercom :

— Tout est paré pour le décollage ?

— Paré, Commandant. Le personnel est assis et harnaché. C'est bon pour nous.

Au copilote :

— N1 à 50%.

— Roger. N1 à 50% stabilisé.

— N1 à 80%.

— N1 à 80% en montée. Moteurs 1 et 2 synchronisés.

— *Flaps* sur 5.

— Position 5 pour les *flaps. Roger.*

— *Brakes out.*

— Freins lâchés.

L'avion commença à avancer. Les réacteurs étaient à leur puissance maximale. Les chiffres du badin défilaient. Le copilote égrenait :

— 90… 110… 130… V1… 160… V2… 180. Rotation.

Je tirai sur le demi-volant. L'avion leva son nez ; sur mon écran l'horizon baissa, puis le staccato des pneumatiques sur les plaques de béton de la piste disparut. Sur l'écran multifonctions du tableau de bord je voyais l'angle de montée augmenter jusqu'à 30° et l'altimètre accuser déjà 2 200 pieds.

— Rentrez le train.

— Train rentré.

Le chuintement de l'hydraulique des vérins se fit entendre, puis le claquement de la trappe de soute qui se fermait. Sur le tableau de bord, au-dessus de la manette commandant le train d'atterrissage, les trois lumières vertes devinrent rouges.

— Train rentré et verrouillé, Commandant. Taux de montée positif. Altitude 3 000 pieds. Vitesse 250 nœuds.

— *Flaps* zéro.

— Volets zéro, Commandant.

— *Autopilot on.*

— *Autopilot* enclenché.

Derrière moi, la voix de l'examinateur se fit entendre :

— Beau décollage, Commandant. Sécurité absolue. Vous aviez encore 1 000 mètres devant vous, mais votre V1 était bien définie.

— Merci, Monsieur.

L'appareil changeait de cap par lui-même, obéissant à l'ordinateur de bord. Quand il eut atteint 10 000 pieds je commandai à Erwin d'éteindre les phares d'atterrissage qui avaient dû rester allumés jusqu'à dix mille pieds. Je lui ordonnai de monter la vitesse à 290. Les réacteurs s'étaient stabilisés à 45% de N1 et l'appareil continuait son ascension dans un ciel sans nuages. Par la baie latérale, je voyais le relief du sol se transformer peu à peu en cette image que peut nous donner une carte géographique en 3D de bonne qualité : du vert, des parties en jaune, en ocre et en marron avaient remplacé le noir des routes et le bleu des cours d'eau. Au-dessus de nous, du bleu de toutes les nuances, allant du bleu ciel au bleu marine sur la ligne d'horizon. Au-dessus de 20 000 pieds je commandai de monter le badin à 320. Le graphique des puissances monta à 60% de N1 et s'y stabilisa.

Nous atteignîmes enfin la vitesse de croisière de 472 nœuds, soit 850 km/heure. L'écran de contrôle des moteurs indiquait 60% de N1, et que toutes les pressions ainsi que les températures se maintenaient dans la zone verte. À présent, le pilotage pur se mettait en *standby*, laissant la place à la surveillance et à la réaction proportionnée en urgence en cas d'une défaillance quelconque. Laissant cette mission au copilote, je reculai mon siège et quittai ma place. L'examinateur s'était également levé ; il me fit une réflexion :

— Jusqu'à présent, je vois que vous avez bien assimilé la transition. À ce niveau, je ne me fais pas de souci. Je suis persuadé que ce voyage sera pour moi une occasion de faire un peu connaissance avec cette île des Canaries, cette Fuerteventura que vous paraissez si bien connaître.

— Je me réjouis de vos considérations. En effet, je connais bien l'île pour l'avoir habitée un certain temps avec mon ex-femme ; elle en était originaire. C'est une île très aride, l'antichambre du Sahara. Ici, les gens ne sont pas riches. Il n'y a pas d'industries, à part celle du tourisme. Alors ils font tout pour la garder car c'est réellement ce qui leur permet de vivre.

— D'après votre dossier, vous avez été, je vois, pilote militaire…

— En effet. Je volais sur C160, le Transall que votre Luftwaffe possède aussi.

— Oh oui, un très bel avion de transport ! Une fabrication allemande.

— Permettez-moi de rectifier, Monsieur : le Transall est fabriqué en coopération avec la République Fédérale, la France, et l'Espagne. Rendons à César ce qui est à César.

Je préférai couper court à cette conversation car je ne pouvais plus encaisser cet air prétentieux de certains Allemands qui se croient supérieurs à tout le monde. Si nous ici en France étions pareils, on ne manquerait pas de nous traiter de chauvins, de nationalistes, voire de fachos ! Je m'excusai, prétextant une envie pressante et sortis de la cabine de pilotage pour faire une petite promenade dans la travée centrale parmi les passagers. Mais aussi pour passer voir « les filles » à l'office, en queue de l'appareil, qui était le règne de l'équipage navigant commercial. Je croisai les sourires de certains passagers, mais aussi des regards libidineux de quelques femmes âgées qui rêvaient de se faire mettre par un pilote. Bon, je ne

pouvais pas les empêcher de fantasmer ! J'affichais toujours ce sourire commercial que la compagnie nous le demandait d'avoir.

J'arrivai à l'office séparé de la cabine passagers par un rideau. Toutes les PNC étaient là : Ingrid, Renate, Eva, Abi, Karla, et Margret. À ma vue, les conversations s'arrêtèrent.

— Continuez, Mesdames ; je ne veux pas vous déranger. Je venais juste aux nouvelles du bord.

— Jusqu'à présent, tout va bien. Et chez toi ? me demanda ma cheffe de cabine.

— Impeccable !

— Tu veux un café ?

— Volontiers. Mais je ne vais pas m'attarder : l'examinateur de la compagnie est dans la cabine.

— Eh bien nous, on va vous laisser pour distribuer les repas, annonça Renate.

Le personnel parti, Ingrid s'assura que le rideau était bien fermé puis vint vers moi et m'enlaça en plaquant son buste contre ma poitrine pour me donner un baiser. Il était bon, tendre, sensuel, amoureux, mais trop court.

— Attends que je te nettoie. Tu ne vas pas te promener avec mon rouge à lèvres, tout de même !

Après cet intermède des plus agréables mais hélas trop court, je regagnai la cabine de pilotage une fois bu mon expresso. L'examinateur, qui avait sorti un livre de je ne sais où, paraissait se désintéresser totalement de la raison pour laquelle il était à bord ; peut-être parce qu'il se sentait en sécurité ?

La cabine de pilotage du 787-800 était légèrement plus large que celle à laquelle j'étais habitué, mais aussi plus longue de 2,5 mètres. Cet espace supplémentaire était occupé par une petite cabine comprenant une couchette, mais qui servait surtout de lieu où le personnel féminin pouvait se changer à l'abri des regards.

Je regagnai ma place et jetai un regard rapide sur les cadrans. Erwin me demanda :

— Tout va bien, Commandant ?

— Tout est impeccable ! Les filles ont commencé la distribution des plateaux-repas. Si tu veux aller prendre un café ou te dégourdir les jambes, profites-en.

— Volontiers, merci, dit-il en reculant son siège.

Le copilote resta absent une bonne demi-heure. Personnellement, cela ne me dérangeait pas car je n'avais pas besoin de lui, mais je ne voulais pas que son absence fût un motif pour une réflexion de l'évaluateur qui était à bord.

Nous survolions l'océan Atlantique. Sur le radar, à 20 nautiques sur notre gauche se dessinaient les côtes marocaines. Cela faisait trois heures que nous avions quitté Francfort ; dans une demi-heure nous approcherions de l'île de Lanzarote, située au nord de Fuerteventura. L'avion était neuf, et avec toute son assistance électronique, en croisière, à part surveiller les instruments, on ne servait à rien. La profession de pilote de ligne devenait de plus en plus un métier d'ingénieurs en informatique. On était à des années-lumière des vols de Saint-Exupéry, où il

devait rester éveillé durant tout le trajet et piloter réellement son monomoteur. Les véritables « branleurs de manches » – comme le dit si bien mon ami Sergueï Lioubov – disparaissaient au fil des années.

Enfin ! On avait passé l'île de Lanzarote. Devant nous la côte nord de Fuerteventura se dessinait. Nous étions descendus à 4 000 pieds et volions à la vitesse de 160 nœuds en approche. Nous remontions l'île par l'ouest pour rejoindre la presqu'île de Jandia située au sud, et d'où nous allions pouvoir accrocher la balise ILS qui nous guiderait – pardon, je voulais dire nous « conduirait » – jusqu'à l'aéroport situé au lieu-dit El Matoral, entre la capitale Puerto del Rosario et Caleta de Fuste, village artificiel créé sept ans auparavant pour en faire un centre touristique.

À notre gauche, la presqu'île en forme de canne se dessinait, une étendue en relief rappelant étrangement le désert du Sahara, éloigné seulement à l'est par 150 kilomètres d'océan. Çà et là on apercevait des étendues bâchées : des serres de cultures intensives de tomates, ainsi que quels îlots formés par des villas touristiques.

Sur l'écran multifonctions, une lumière verte apparut en haut et à gauche dans la zone Nav. ILS : notre radar de bord venait d'intercepter la balise de l'aéroport qui allait nous guider jusqu'à lui. Je donnai l'ordre à Erwin d'enclencher la touche AP (APproach) sur le clavier du pilote automatique. La dernière phase – la plus délicate – allait retenir toute notre attention car l'aéroport, qui avait été construit sur la côte est, ne possédait qu'une seule piste assez longue pour recevoir les jets de transport.

Écran multifonctions d'un Boeing 737

Le personnel de bord avait préparé les passagers à l'atterrissage imminent. Le signal « Attachez vos ceintures » était allumé, et les PNC était passées vers chaque passager pour contrôler que l'ordre avait bien été respecté.

L'altimètre annonçait 3 500 pieds, le badin 160 mph. Les volets étaient sortis à 25%. L'appareil s'inclina sur l'aile gauche et prit le cap 003 pour s'aligner sur la piste 03. Lorsqu'il se redressa, j'avais un bon angle de descente : 1 200 pieds par minute. Je m'adressai au copilote en allemand :

— Un, cinq, zéro.

C'était la vitesse d'approche à afficher sur le contrôleur de vitesse du pilote automatique.

— Un, cinq, zéro, *over !* me répondit-il en suivant scrupuleusement la procédure.

— Volets sur 5.

— Volets sur 5. *Over.*

Sous nos ailes on distinguait déjà le village de vacances de Caleta Fuste, à huit kilomètres de l'aéroport. De multiples hôtels attendaient les milliers de touristes

qui arrivaient chaque semaine par charters aériens venant de l'Europe entière. Le badin affichait 150 nœuds ; l'aiguille de l'indicateur de descente était positionnée sur moins 1 200 pieds/minute. Les moteurs donnaient 30% de NH1 (de puissance). Tout allait pour le mieux !

— Train ! commandai-je.

Le copilote abaissa la manette en face de lui. Un chuintement hydraulique se fit entendre, puis un léger choc. Sur la planche de bord, en dessous de l'inscription GEAR, les trois lampes-témoin de couleur verte s'allumèrent et le copilote annonça :

— Train sorti et verrouillé.

J'aperçus au loin le « PAPI » qui me donnait deux rouges et deux jaunes.

— 130 nœuds ; *flaps* sur 5.

— 1, 3, 0 ; volets sur 5. *Over.*

— Freins à 75%. *Flaps* sur 8.

— Freins à 75%. *Flaps* sur 8. *Over.*

La piste approchait et l'avion continuait sa descente. Une voix se fit entendre, égrenant l'altitude. Lorsqu'elle annonça « Ten meters », je donnai l'ordre :

— *Autopilot out.*

Je voyais la piste approcher...

Le copilote désactiva le pilote automatique. Je tenais la « bête à cornes » des deux mains et tirai légèrement dessus pour amorcer mon arrondi.

Quelques secondes plus tard, un léger choc et un crissement des pneus qui venaient de toucher la piste. Par la baie de gauche, je voyais les bâtiments de l'aéroport défiler à une vitesse vertigineuse.

— Inverseurs.

Le copilote abaissa les deux manettes des gaz. Les turboréacteurs se mirent hurler, accompagnés par le crissement des freins qui gueulaient comme une por-

cherie entière. Je sentis mon dos se décoller du dossier de mon siège. À 80 nœuds, je commandai :

— *Reverse out.*

— *Reverse out. Over.*

— Freins à 100.

— *Brakes 100. Over.*

L'avion s'immobilisa sur la seconde moitié de la piste. La tour venait de nous indiquer la rampe à laquelle on devait s'accoler. À ce moment-là, des applaudissements provenant de la cabine des passagers se firent entendre.

— Une fois de plus, comme sur du velours, Commandant.

— Merci. À vous de jouer. C'est votre avion.

Le copilote tourna le commutateur des freins sur la position R/TO, régla les volets sur zéro, et la main gauche sur le collecteur des manettes de gaz il fit avancer l'appareil pour sortir de la piste par une voie de sortie perpendiculaire nous conduisant à la rampe numéro 6.

La porte de communication s'ouvrit, laissant apparaître Ingrid qui venait, comme toujours, nous annoncer que l'atterrissage avait été excellent et que les passagers étaient en train de se préparer à descendre de l'appareil.

Les filles venaient d'ouvrir la porte latérale avant gauche afin de guider le technicien de l'aéroport qui manœuvrait la rampe télescopique. Dehors, il faisait 35 °C, bien qu'il fût déjà 16 heures 30. Trois heures quarante-cinq de vol depuis Francfort au lieu des quatre heures prévues : on avait eu le vent arrière, ce qui nous avait permis de gagner du temps. Je fus content de quitter mon siège et de me dégourdir les jambes.

La rampe était accolée à l'appareil. Les moteurs avaient été coupés. Déjà le tracteur avec sa remorque à bagages vide approchait du flanc droit de l'avion. Je fis signer par Erwin le rapport de vol que je venais de parapher d'un « RAS » suivi de ma signature, et je me levai pour quitter l'appareil, laissant au second pilote le soin des procédures d'arrivée. Le formateur me félicita pour le vol et alla rejoindre l'équipage de relève qui allait prendre en charge l'avion et repartir avec une cargaison de vacanciers pour Francfort.

Une heure plus tard nous nous retrouvions enfin, Ingrid et moi, dans notre bungalow au Barcelo Beach où Helena avait réservé nos chambres à Fuerteventura.

Création et distribution : Le Jardin d'Aphrodite